

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 919

MONTREAL, 7 DECEMBRE 1901

5c LE No



MORT DU LIEUTENANT MOIR, pendant l'engagement de Reitz

Le convoi pris le 6 juin fut promptement entouré, et le feu des Boers ne fit qu'augmenter. Le lieutenant Moir, qui s'avança au dehors pour venir en aide au capitaine Findlay, blessé, fut tué sur le champ

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 DECEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

Rédaction :

B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (Amédée Denaud), Directeur;
COLOMBINE (Melle Eva Circl), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

GRAND NUMÉRO DE NOËL DU MONDE ILLUSTRÉ

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le MONDE ILLUSTRÉ publiera, à l'occasion de la Fête de Noël, un numéro spécial qui fera certainement parler de lui. Agrémenté de magnifiques illustrations, rempli de contes et nouvelles, dont quelques unes canadiennes, de variétés littéraires, de charmantes poésies, ce numéro fort de cinquante à soixante pages, qu'accompagnera un feuillet illustré à sensation, ne se vendra que cinq centins. Il serait bon que nos amis lecteurs retiennent chez leur marchand le nombre d'exemplaires qu'ils désirent, car, d'après les pronostics, nous croyons savoir qu'il sera rapidement enlevé.

Envoyez de suite vos commandes

BUREAU, 33, RUE SAINT-GABRIEL,

Montréal.

IMPRESSION D'ENFANT

Nous cherchions une maison à louer aux environs de Paris. J'étais toute petite. Nous entrons dans un étroit jardin, séparé du bois seulement par un treillage où manquent des traverses, et là se desséchaient des fleurs de saison, communes, mais qui avaient eu des soins, plantées, arrosées, taillées.

La maison donnait de l'autre côté, sur un courti, abandonné aussi ; des herbes montaient, semées de fruits tombés où s'acharnaient des tourbillons de mouches ; mais l'intérieur !

Des chaises en déroute, dans la salle à manger une desserte inachevée, des buffets entr'ouverts, du vin entamé, des carafes où l'eau avait laissé des marques décroissantes, et, à l'interrogation de mes parents, la femme qui nous faisait visiter répondait vaguement, puis à voix basse.

Tout disait la fuite, la surprise plus que l'abandon, l'horreur de la maison laissée en cet état parce qu'on n'y pouvait plus demeurer, marquée du signe maudit, mort ou trahison.

Quel drame s'était joué là, drame de sang ou de larmes, — irréparable.

Et j'avais hâte de m'en aller, de retrouver dehors le beau jour d'été qui me semblait terni, jusque dans son soleil, tant que je n'aurais pas repassé cette petite porte de bois au loquet démis par la précipitation folle d'un départ.

MME ALPHONSE DAUDET.

LA VIE COURANTE

Du nouveau littéraire !

C'est évidemment du nouveau qu'un drame canadien, et du nouveau rare. L'aubaine nous est offerte par M. L.-O. David qui a profité de la constitution de l'excellente troupe de notre Comédie Française pour écrire un épisode de notre histoire, qui lui faisait flairer un joli drame. Et M. David a écrit l'héroïque odyssée de Jacques LeMoynes de Martigny, aux plaines d'Abraham, qui se termine par la présentation du drapeau de Carillon.

Les journaux semblent enfin disposés à donner à l'œuvre l'encouragement qu'elle mérite ; sir Wilfrid Laurier et le lieutenant-gouverneur Jetté patroniseront les représentations, en sorte que cet événement artistique n'aura, pas comme trop souvent hélas ! le salut qui éteint et désespère une œuvre comptant au contraire, pour se lever, sur la chaleur d'un accueil populaire.

Nos félicitations en soient donc à M. David qui, non seulement a résolu le problème d'attirer l'attention publique sur une œuvre littéraire canadienne, mais qui indique aux jeunes gens de lettres le chemin du théâtre où plusieurs, tâtonnant depuis longtemps, pourront enfin prendre leur essor.

C'est même ce que nous disait l'autre jour M. Prad lui-même : " Le théâtre canadien n'existe pas. Il faut le créer. Aussi le plaisir que j'ai éprouvé en acceptant le drame de M. David a-t-il été double parce que tout en entreprenant une œuvre dramatique nouvelle, fort noble et fort patriotique d'envolée, je contribuerai aussi un peu à la fondation du théâtre canadien auquel j'ai absolument confiance."

** N'était la crainte d'une mortelle indigestion, journaux conservateurs et journaux libéraux se seraient entr'avalés depuis déjà plusieurs jours sous prétexte de discuter l'organisation d'un quatrième départ de soldats canadiens pour le Sud-africain. Les organes conservateurs qualifient de misérables les meneurs libéraux ; les organes ministériels traitent d'idiots et de radoteurs les journalistes de l'opposition. On est à la veille de se décerner des noms d'oiseaux : butors, grues, dindons, pintades ou poules mouillées. Pour des journalistes qui posent à discuter dignement autant que froidement, c'est édifiant !

Nous ne nous édifions cependant pas plus que de raison ; mais en outre de l'intrigue politique que la discussion comporte, la question de l'envoi de nos militaires en Afrique se corse — l'eusses-tu cru ? — d'un intérêt littéraire qui nous autorise à mettre le nez dans l'affaire.

La Presse, défendant la conduite du gouvernement, échafaude sa démonstration sur le fameux arrêté ministériel du 13 mars dernier, qui parle d'une " levée de troupes " sans faire aucune mention du mot " contingent." Or, les lexicographes s'entendent à nommer " recrutement " une levée d'hommes de troupe destinés à augmenter un corps d'armée ou le tenir au complet. Il est aussi bien entendu que les recrues sont à la solde des autorités de qui dépend le corps d'armée à augmenter ou à compléter par un recrutement. Le " contingent " est une quotité d'hommes ou un envoi de troupes fourni à un service constitué.

Ici, le mot *fourni* implique, n'est-ce pas, le sens d'obliger quelqu'un en lui rendant un service quelconque, en lui procurant de l'aide, en lui faisant une sorte de don. Plus clairement dit, le gouvernement canadien a soldé lui-même les contingents expédiés en Angleterre et ne doit que contrôler le recrutement nouvellement proposé et devant être payé par les autorités militaires anglaises.

La définition est simple. Aussi je me demande pourquoi le gouvernement n'a pas préalablement invité quelques ronds-de-cuir, ceux habiles à consulter les dictionnaires, à rédiger la définition politico-littéraire des mots " contingent " et " recrutement " ; pourquoi il n'a pas, d'un mot facile et intelligible, éclairé d'un seul coup toute l'intelligence de l'élec-

torat en déclarant si c'est un " contingent " ou un " recrutement " qui, en quatrième lieu, vient d'être offert à Chamberlain.

Les journaux anglais, libéraux mêmes, emploient volontiers le mot " contingent " au lieu du mot " recruitment " afin de renforcer leur politique impérialiste, au risque de fournir une arme à leurs adversaires ; les journaux conservateurs — baptisés par sir Charles Tupper qui, dans un admirable élan de patriotisme britannique, est allé jusqu'à payer une prime d'assurance de mille dollars sur la tête de chaque soldat de ce premier contingent parti avec des vellétés de mordre le veldt africain — les journaux conservateurs, dis-je, qui se scandalisaient de la prime hésitation de sir Wilfrid à dépêcher un contingent, s'égosillent aujourd'hui à prouver que c'est bien un contingent que le gouvernement a quadruplement l'infamie d'offrir à l'Angleterre.

Au demeurant — et de la littérature nous glissons à la poésie — la discussion actuelle est, à qui prête l'oreille, un chant de la victoire de la province française de Québec. Quittes à contredire en effet leurs collègues d'Ontario, nos journaux conservateurs condamnent les contingents en faisant une faute au gouvernement de vouloir en constituer un quatrième ; les organes ministériels défendent de leur côté le gouvernement en expliquant qu'il se garde bien d'expédier un " contingent " mais qu'il ne fait qu'offrir un " recrutement."

L'impérialisme n'a donc plus de missionnaires dans la province de Québec, mais il a des vainqueurs qui pourront bien reprocher au gouvernement d'aujourd'hui de n'avoir pas plutôt appliqué ce nom de " recrutement," aux trois premiers envois de troupes canadiennes en Afrique ; qui pourront lui demander pourquoi, s'il a cru bien faire en expédiant trois contingents, il n'a pas continué de bien faire en offrant à l'Angleterre un quatrième " contingent " plutôt qu'un " recrutement."

Les littérateurs officiels seraient vraiment bien entendus de se livrer à une petite définition.

ENRY D'ELS.

COUPS DE PLUME

L'ESPÉRANTO

Ce que je pense de l'Espéranto ? Beaucoup de bien, au point de vue de l'idée d'une langue universelle qui se ferait le véhicule des pensées de chaque nation, le symbole de la confraternité des peuples. Mais voilà, nos modernes ont confondu les dialectes, précisément pour éviter la confusion des langues de biblique mémoire. C'est une répétition de la tentative du volapuck rêvé par M. de Boucherville. Le grand homme n'avait qu'un tort : c'était de n'être pas un cosmopolite, sans quoi le Canada volapuckerait de l'Orient à l'Occident. Mais revenons à l'Espéranto. J'en serais de grand cœur, si la langue internationale était la langue française : on objecte les difficultés insurmontables de la grammaire française, ses lacunes, ses bizarreries, ses exceptions sans nombre, etc.

Soit, l'opération sera douloureuse pour commencer : marteler le crâne d'un Anglais pratique, d'un Allemand philosophe pour y faire entrer le doux parler de France, avec ses délicieuses subtilités, ses délicatesses, ses harmonies poétiques, c'est une œuvre titanique ! Mais quel résultat merveilleux ! L'Anglais, l'Allemand deviennent forcément spirituels en s'initiant à l'esprit gaulois de la langue des Ronsart, des Molière, des Lafontaine. Les Irlandais aux accents de leur dialecte primitif réveillent la vieille harpe endormie et reprennent le chant des antiques ballades de la Verte Erin : car c'est la langue anglaise qui paralyse la verve et l'envolée de ces ardents celtiques. Ah ! voyez la richesse de cette langue française déjà si belle où viendrait se mêler le génie des autres langues : la technique grecque, la philosophie allemande, la concision britannique, la fougue irlandaise, la mélodie chantante italienne, la flamme orientale, etc...

Que ne pourrait-on rendre sur cette gamme complète ! Qui la langue qui créa Lamartine, Victor

Hugo, Musset, Sully Prud'homme, Maupassant, Daudet, Rostand a le droit de commander en souveraine et de dicter des lois—la langue qui a créé l'amour par ses poètes—oui l'amour chez les autres nations, n'a pas le vêtement mystérieux, éthéré, léger comme l'aile diamanté du papillon, que lui ont tissé dans des greniers ces sublimes araignées, vêtement de l'amour fait des fibres palpitantes de leur âme—pauvres meurt-de-faim, qui dans une trouée du toit entrevoyaient la céleste lumière. Cette langue dis-je qui a servi d'interprète à l'inspiration sacrée, doit rester la bien aimée des nations, cela par droit divin—Puisque "la prière pour tous" a été écrite en français, c'est un hasard—pardon il n'est pas de hasard, mais un dessein providentiel qui veut que tous les peuples unis dans une seule voix chantent la grandeur de l'Éternel—" Mais alors ce serait la fin du monde " soupirent les bonnes femmes, en frissonnant—Soit, mais le commencement du paradis.

Aux âmes charitables, qui s'effraieraient de ce procédé de martelage, un peu dur peut-être, un peu moyen-âge, du français obligatoire, opposons la formule de l'inquisition : la fin justifie les moyens. Le livre des juges chap. XII, nous rapporte que quarante mille enfants de la tribu d'Ephraïm furent passés au fil de l'épée par ce que leur langue inhabile, au lieu de prononcer Shibolet, disait Sibbolet.

Forçons de cet antécédent, forçons tout l'univers à parler français et cela pour le plus grand bien de tous.

* *

Gaétane de Montreuil de *La Presse*, Madeleine de *La Patrie*, Gilberte du *MONDE ILLUSTRÉ*, Colombine du *Pionnier*, ainsi que MM. Louvigny de Montigny, Gustave Comte, Amédée Denault, Omer Héroux, Leymarie, Perron, ont été admis dans le sacrum sanctuarium de la science, sur la gracieuse invitation de M. le docteur Bédard. L'institut vaccinal de Montréal est un établissement unique dans la Province de Québec, fondé par MM. les docteurs Leduc et Archambault, avec l'aide de M. le docteur Moffette et de J. Leduc, E. E. M. Les visiteurs ont été charmés des résultats obtenus par ces savants, qui penchés sur leurs lentilles s'acharnent à la poursuite de microbes malfaisants, pour les combattre dans une bataille acharnée. " Si petits et si malins !..." ils semblent pourtant bien inoffensifs se détachant sur le bleu de la lymphé. Isolés, les microbes sont assez doux, mais gare ! s'ils se présentent tressés en grappes, ou en S, une armée rangée en bataille n'est pas pire, quoi !

Le choix du vaccin ou plutôt de la source vaccinière est d'une grande importance. On recourt à trois sources : le vaccin humain, le vaccin en tube et le vaccin de génisse. Ce dernier vaccin est desséché et conservé en tube. Le vaccin se présente sous la forme d'un liquide incolore. Il contient des granulations molliculaires visibles au microscope. Le contact de l'air, de même que la chaleur, rendent ce liquide stérile. Aussi le vaccin est-il recueilli et scellé dans des tubes de verre. Le praticien ne doit briser le tube qu'au moment de s'en servir. La question importante est donc d'avoir du bon vaccin, afin de ne pas exposer le patient à l'inoculation de maladies plus redoutables encore que la petite vérole. L'institut vaccinal offre la solution de ce problème. Vraiment on est impressionné en pénétrant dans ce temple de la science, comme on l'est en présence de toute glorification de l'art. Je ne ferai pas la description de l'établissement, les grand confrères se sont consciencieusement acquittés de cette tâche.

Des gens sensibles s'apitoieront sur ces pauv' p'tites bêtes vaccinées à l'Institut. Ces modestes génisses qui remplissent inconsciemment une si belle œuvre philanthropique. Rassurez-vous, nos sœurs en Darwin sont bien traitées. On les choisit de préférence parmi les plus saines, les plus vigoureuses, comme l'on fait jadis au temps des sanglants sacrifices. Les piqûres sont faites au pourtour du pis, on leur injecte cinquante doses. La vaccine se développe au bout de trois jours. Ces pustules se dessèchent et forment une croûte épaisse et dure que l'on recueille avec mille soins dans des linges stérilisés, que l'on ne

touche qu'avec des pincettes également stérilisées. L'animal ne semble éprouver aucune fatigue du fait de l'inoculation. De les voir rouler de bons gros yeux attendris, au passage des médecins, j'en ai conclu qu'elles n'ont pas trop souffert des expériences scientifiques, car les bêtes plus que les hommes sont rancunières !... Peut-être est-ce le moins douloureux épisode de leur vie de bête mercenaire. Plus tard on leur enlèvera leur petits et leur lait pour nourrir ces méchants humains, et comme récompense l'abattoir les attend. Hi ! hi !... c'est moi qui m'attendris, maintenant : Pelle, pourquoi te moquer du fourgon ?

Cet institut qui devrait être une œuvre nationale, ne subsiste que par le dévouement de ses fondateurs ; faisons des vœux pour que le gouvernement le subventionne. De la pureté du vaccin dépend l'hygiène de toute une population—c'est donc une œuvre philanthropique que poursuivent ces savants modestes—et... tu dors Baptiste.

COLOMBINE.

UNE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE DE CYRANO DE BERGERAC

Le jeudi 3 mars 1898, le théâtre de la Porte Saint-Martin était bondé. Les spectateurs avaient une expression joyeuse et les bravos enthousiastes qui soulignaient les belles tirades de Cyrano ou de Raguenaud étaient accompagnés d'acclamations éloquentes.

Un ancien professeur d'Edmond Rostand au collège Stanislas, M. Th. Lorber avait organisé cette fête qui fut un triomphe, il avait, à force de démarches et de sollicitations, pu réunir autour de lui un groupe d'amis du poète désireux de lui témoigner publiquement leur affectueuse admiration.

Grâce à l'amabilité de Coquelin, la salle avait été réservée entièrement aux élèves anciens et actuels du collège Stanislas, à leurs professeurs et à leurs parents. C'était donc dans une réunion de famille que l'un des anciens élèves du collège allait connaître le succès.

La vaste salle fut bientôt trop petite pour contenir ceux qui voulaient assister à cette représentation unique, et l'on dut, bien longtemps avant le lever du rideau, refuser des amis, des " Labadens."

La représentation eut lieu : ce fut un véritable triomphe, le succès des artistes et du poète fut grand et lorsque réclâmé par la salle entière, Edmond Rostand vint sur la scène ce fut du délire. Un élève du Collège, Louis Marlio, lui dit avec un réel talent, un hommage composé par le professeur de rhétorique du Collège, M. Emile Trolliet :

Poète, sois heureux : car c'est ton vieux Collège
Qui voulut envahir la Porte-Saint-Martin.
Et près de toi, par toi, goûte le privilège
De s'asseoir en famille à ton royal festin,

Poète, sois joyeux : car, fervent d'allégresse,
Tout un peuple d'amis se presse avidement
Vers la coupe enchantée où tu verras l'ivresse
De ton vin généreux au clair pétilllement.

Poète, sois béni : car le siècle était sombre
Et, né dans la splendeur, finissait dans le deuil ;
Mais ton œuvre apparut et fit du jour dans l'ombre
Astre de son couchant ou fleur de son cercueil.

Ainsi, le but sublime à tes yeux se dessine.
Monte aux sentiers de l'Art, pèlerin éclatant :
Port Royal refusait ses bravos à Racine,
Stanislas, moins austère, applaudira Rostand.

Poursuis donc en plein ciel ta lumineuse voie,
Et ton collège,—ainés et cadets réunis,—
De ta part de triomphe aura sa part de joie :
C'est le vol des aiglons qui fait l'honneur des nids.

L'émotion était grande, les cœurs battaient fort, après cette lecture et lorsque le héros de la fête vint répondre à cette belle pièce de poésie, le calme se fit vite dans cette mer agitée.

Edmond Rostand, jeta un regard large et puissant sur la salle, puis s'écria :

Merci.—Je voudrais vous parler.—Mais qu'on me laisse,
Avant de vous parler vous regarder encore.
—Laissez, que je regarde un peu cette jeunesse,
Et laissez, que je reconnaisse
Ces képis et ces boutons d'or !

Nous vous ressemblions, quand nous avions vos âges.
Mais quoi ! ce Stanislas, c'est celui de mon temps !
Tes classes, vieux collège, ont les mêmes visages,
Comme ton parc à des feuillages
Toujours les mêmes au printemps !

Je ne comprends plus bien. Hier j'étais cet élève !
Je crois me voir, là-bas, moi-même, au dernier rang,
Je ne m'applaudis pas,—mais pâle, je me lève,
Et tout ceci ce me semble rêve,
Et je me regarde en pleurant.

Oui, ce sont là vraiment des minutes uniques,
Il me semble sentir, et c'est attendrissant,
Tant à ce que je fus je vous trouve identiques,
Sous chacune de vos tuniques,
Battre mon cœur d'adolescent !

Et c'est pourquoi je vous demande du panache !
Cambrez-vous, Poitrinez, Marchez, Marquez le pas
Tout ce que vous pensez, soyez fiers, qu'on le sache,
Et retrouvez votre moustache,
Même si vous n'en avez pas !

Ne connaissez jamais la peur d'être risibles ;
On peut faire sonner le talon des aïeux,
Même sur des trottoirs modernes et paisibles,
Et les éperons invisibles
Sont ceux-là qui tentent le mieux !

Ces vers exquis, tout à la fois émus et spirituels, ont soulevé dans la salle un véritable enthousiasme et le nom de Rostand fut lancé de toutes les poitrines un moment arrêtées.

Le souvenir de cette charmante fête m'est resté inoubliable et j'ai voulu, pour les lecteurs de ce journal, essayer de leur faire sentir l'émotion que j'avais eu dans cette matinée du 3 mars 1898, au moment où ils étaient encore sous le charme des représentations de *Cyrano de Bergerac* à Montréal.

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.

LE ROI ET LE DERVICHE

Un derviche, qui n'avait que du mépris pour les plaisirs et les vanités du monde, s'était assis au coin d'un champ. Le roi, par hasard, vint à y passer. Le derviche, livré entièrement à la contemplation, ne leva seulement pas la tête et ne rendit au prince aucun hommage.

La colère s'allume facilement dans le cœur des rois ; indigné de cette indifférence, celui-ci s'écria :

—Cette race d'hommes couverts de haillons est absolument semblable aux bêtes !

Le vizir s'approcha alors du derviche et lui dit :

—Le roi de la terre vient de passer près de toi ; pourquoi ne l'as-tu pas salué et n'as-tu pas donné l'exemple du respect que les lois et la justice demandent ?

—Dites au roi, répondit le derviche, qu'on ne doit attendre d'hommage que de ceux qui attendent nos bienfaits. Sachez encore que les princes sont plus établis pour garder leurs sujets que les sujets pour obéir aux princes. Le berger est pour le troupeau et non le troupeau pour le berger. Le roi est le protecteur du pauvre et doit répondre du bonheur de ceux qui lui sont confiés ; il est aujourd'hui dans tout l'appareil des grandeurs, demain il sera accablé de douleur et de tristesse. Encoré quelques jours, et la terre le dévorera comme le moindre de ses sujets. Qui pourra le distinguer, quand il aura été frappé par la main du sort ? Ouvrez les tombeaux du roi et du sujet : leur poussière n'est-elle pas la même ?

Ces paroles pénétrèrent jusqu'au cœur du roi, qui, s'approchant du derviche :

—Demande-moi, dit-il, ce que tu voudras, et sois sûr de l'obtenir.

—Je ne désire rien, répondit le derviche, sinon que tu ne m'interrompes pas davantage.

—Mais, reprit le prince, avant de me quitter, donne-moi un bon conseil.

—Tu le veux, dit le derviche ; eh bien ! le voici : Tant que les richesses et la puissance sont dans ta main, fais-les servir pour te procurer un bonheur éternel, car les richesses et la puissance ne tardent pas à s'écrouler.

Tout le monde lira le numéro de Noël du *MONDE ILLUSTRÉ*, si nous en jugeons par l'affluence des lettres que nous recevons tous les jours.

SILHOUETTE LITTÉRAIRE

Si l'on me demandait : Que pensez-vous de Mlle Lanctot ? Je ne serais pas embarrassée de la peindre d'un trait et je me contenterais de résumer en trois mots tout le bien que je pense d'elle :

C'est "une véritable amie", écrirais-je, et je déposerais la plume, convaincue d'avoir donné à celle qui le mérite à tous les titres le plus bel éloge qu'il soit possible de décerner à une personne. Vraie amie, cela veut dire : possédant toutes les qualités qu'un cœur puisse désirer d'un autre cœur : affection, droiture, sincérité, indulgence.

Et ces vertus de sociabilité, que Mlle Lanctot possède à un haut degré, sont régies, chez elle, par une intelligence supérieure, sachant, dans toutes les occasions, donner à chacune la mesure qui lui convient. Les démonstrations d'une réelle anxiété n'ont jamais, dans sa bouche, le caractère de la puérilité ; elle est de la classe de ceux qui pensent, avec beaucoup de bon sens, d'ailleurs, que les sentiments affectueux se passeraient bien de la parole et que les actions seules ont quelque éloquence. Elle est juste, intransigeante, mais elle joint à ce mérite celui de n'être ni rigide, ni tranchante ; elle sait présenter un argument sérieux et tempérer un reproche par la douceur du regard et de la voix : lorsque, au cours de



Photo Laprés et Lavergne
HERMANCE (MILLE LANCTOT)

la conversation, son grand amour de la vérité la force, en quelque sorte, à déraciner de votre esprit une quelconque illusion, elle met à cette opération tant de délicatesse et d'habileté que vous la sentez à peine. Cela fait, d'un mot aimable, elle cicatrise votre petit désappointement, et vous vous en allez content d'avoir reconnu votre erreur.

Elle est sincère, ai-je dit ? Tenez, lecteurs, si vous en voulez la preuve, allez, quand vous avez tort, vous plaindre à elle. Sans brusquerie—mon amie est diplomate autant que bonne—elle vous convaincra que vous n'avez pas raison et, par je ne sais quel miracle, vous ne lui en voudrez pas d'infliger cette blessure à votre amour propre.

Indulgente pour les misères d'autrui, autant qu'il est permis de l'être, elle est, cependant, exempte de faiblesse et met dans la pratique de cette faculté la modération qui préside à toutes les circonstances de sa vie.

Mais il faut des ombres au tableau et je me demande, avec anxiété, où je trouverais celles qui pourraient faire valoir le portrait que j'esquisse en ce moment. Dépourvu de ces taches sombres, nécessaires à l'effet des "clairs," mon travail paraîtra peut-être un peu bien fade, la faute n'en est pas à moi seule.

J'ai essayé de peindre la femme, qu'on me permette une courte notice sur l'écrivain.

Dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, Hermance doit se sentir encore chez elle, et mon appréciation semblera, je le crains, superflue à ses fidèles lecteurs, qui l'ont, depuis longtemps, jugée. Mlle Lanctot a été la première chroniqueuse de ce journal ; elle y a fait, je crois, ses débuts littéraires.

Elle aurait pu, sans doute, occuper une place fort convenable dans la littérature, mais une vocation de dévouement et la nécessité du "primo vivere" l'ont fait se vouer à l'enseignement.

Elle a réussi à se créer, dans cette voie, une jolie position et cette conséquence oblige ses amis—pour ne pas paraître égoïstes—à ne regretter que tout bas qu'elle ait, en quelque sorte, déserté les lettres.

Elle ne les a, cependant, pas abandonnées absolument et la plupart des journaux de notre pays ont imprimé le nom d'Hermance au bas de quelques fines piécettes tombées de sa plume, aux heures d'inspiration ou de loisir.

Mlle Lanctot avoue modestement qu'elle n'a pas la prétention d'être un écrivain ; cependant, lorsqu'elle se mêle d'écrire, c'est pour dire quelque chose. Et, n'eût-elle que ce mérite, il vaudrait déjà une mention honorable ; mais elle en a d'autres !

Son style n'est pas irréprochable, mais elle a le bon esprit d'être la première à le constater ; les péchés qu'elle commet, sur ce point, peuvent, généralement, être considérés comme volontaires.

La solution du problème sort, ici, quelque peu de ma compétence : c'est plutôt à un théologien qu'il faudrait demander si cette circonstance doit être considérée comme aggravante ou s'il convient d'appliquer à la pénitente la consolante sentence : péché avoué est à demi pardonné ?

Cependant, cette pécheresse n'est pas endurcie ; elle a, à certains jours, des élans de repentir sincère, qu'elle traduit par des pièces d'une réelle valeur.

Elle a aussi une éloquence d'apôtre, qui nous entraînerait peut-être à sa suite, le jour où elle prêcherait une doctrine.

C'est une conférencière qu'on écoute toujours avec plaisir et qui, lorsqu'elle s'est arrêtée, nous donne l'envie de nous écrier : déjà fini !

Je demande pardon à Mlle Lanctot de l'incomplète étude que j'ai pris la liberté de tracer ici ; si mon indiscrétion lui déplaît, je la prie, au nom de notre amitié, de m'appliquer le bénéfice de cette belle vertu d'endurance dont je la sais douée.

GAËTANE DE MONTRÉUIL.

LA FEMME CANADIENNE

CONFÉRENCE AUX DAMES BIENFAITRICES DE L'INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES 1900

Madame la Présidente,
Très chères Sœurs,
Mesdames,

J'aurais rougi de refuser la généreuse invitation de Sœur Mathilde, me priant de vous entretenir quelques instants aujourd'hui.

Et cependant, je le regrette,—pour vous, mesdames.

Pour la plupart, je suis une inconnue : tout l'honneur est donc de mon côté ;—l'ennui, du vôtre.

C'est pourquoi peut-être, je veux vous parler de vos aïeules et de vos mères ; je veux vous parler de vous, mesdames,—comme des pieuses âmes qui nous donnent l'hospitalité en cette heure. On vous a donné, je crois, le sujet de cette conférence :

LA FEMME CANADIENNE

Si nous étudions nos vieilles traditions, si nous lisons les pages écrites par nos ancêtres, dignes admirateurs de la femme canadienne, nous voyons, tracé en caractères d'or, que partout et toujours, elle a été grande, forte, noble, dans toutes les circonstances qui lui ont demandé de son dévouement,—de son cœur.

Si nous ouvrons l'histoire de notre pays, dès ses commencements, à côté des noms brillants de ces

femmes de France, riches et puissantes, qui aidèrent de leurs ressources et de leur crédit les grandes compagnies dans leur but de colonisation ;—à côté des noms de ces autres femmes, quittant là-bas faste, bien-être, jouissances, pour venir ici prêter main-forte aux colons, échangeant une existence dorée d'ambitions, de prestiges toujours naissants, contre une vie accidentée de périls, de privations, de frayeurs,—à côté de tous ces beaux noms que nous conservons précieusement l'histoire, apparaît, entourée d'une auréole resplendissante de gloire et d'héroïsme, celui de la femme canadienne !—de la femme canadienne payant largement son tribut à la nation à peine née.

* *

La fondation d'un pays n'est point l'œuvre d'un jour. Au milieu des péripéties qui ont marqué les premiers temps du nôtre, au milieu des rudes combats qu'ont eu à soutenir les premiers Canadiens contre les basses menées de traîtres ambitieux, contre la mauvaise foi de spéculateurs éhontés, contre un peuple sauvage et sans cesse à l'attaque, nous trouvons la femme partageant les misères et mêlant son courage, son énergie aux luttes difficiles.

Non-seulement elle nous apparaît, aidant l'homme en secondant ses vues dans toutes les entreprises, accomplissant scrupuleusement ses devoirs d'intérieur envers lui, envers ses enfants ; mais encore, prenant une part active aux événements du dehors quand la nécessité s'est fait sentir,—maniant les armes même quand il lui a fallu se trouver sur la défensive !

La voyez-vous cette femme,—frêle créature née plutôt pour la tranquillité, pour les douceurs de la vie domestique,—du haut des palissades de son fort, la voyez-vous mettant en fuite un parti organisé d'Iroquois ?

Vous le savez : Mme de Verchères, surprise presque seule dans ses retranchements, tint deux jours les Iroquois sous ses murs. Après être revenus plusieurs fois à la charge sans succès, après avoir épuisé tous leurs efforts, ils furent obligés de se retirer, de céder devant la bravoure, la volonté inébranlable d'une femme !

Quelques années plus tard, ils tentèrent une nouvelle attaque pleine de ruse, et marchèrent sur le même fort à l'heure où ils savaient les habitants éloignés dans les champs.

Ils saisirent tous ces hommes dispersés et les garrotèrent.

La fille de Mme de Verchères, échappant miraculeusement à un sauvage qui la tenait déjà, court au fort, ferme la porte assez tôt pour en défendre l'entrée ; puis, seule avec un jeune soldat, tire elle-même du canon, change de vêtements, de manière à faire croire aux ennemis que la place est gardée, vise assez juste pour en couler, de son arme, plusieurs sur le sol, et force les autres à battre en retraite !

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre quelque chose : ce sont là des faits connus de tous, petits et grands. Et encore, celui de la femme Primot, disputant chèrement sa liberté avec sa vie à la même nation, et combien d'autres ! Combien d'autres recueillis par nos différents historiens, combien d'autres faits de ces premiers temps je pourrais rappeler à l'éloge de la femme canadienne !

* *

Mais laissons, mesdames, notre contrée s'asseoir à travers des démêlés sans nombre ; laissons notre race grandir.

A quelques années de nous, la Canadienne fut aussi admirable.

Portons notre regard, notre attention, sur une époque plus rapprochée, sur une époque pleine de souvenirs vaillants,—sur une époque où plusieurs de nos pays ont payé de leur vie l'honneur d'avoir voulu servir leur pays.—Ouvrez avec moi un livre de M. L.-O. David, —feuilletons rapidement ensemble *Les Patriotes*.

Oh ! n'allez pas croire, mesdames, que je veuille vous entraîner ici sur le terrain brûlant de la politique, et discuter, en petit comité, le pour ou le contre de l'insurrection de 37-38.

Non de nos ces rais soit ser D'ail grands assez él chez un Or, sur égaleme difficile en leur Ensu que ces outable, l'histoir de vue. es que j Quel es heu dite ! Girouar de ferm femmes Que adieu Bernuc " Mo Ser pou juqu'à dans to des enf Que l'heure dans le elle enc mère pr tements demi-li éfrayés rouges ? fond de ger ses d'auton triete m de forc Des épargn les enf soldats Les c viens d on-les auxque nés, to blique yeux, o mantes femmes les éscr à leurs Ont-dignité subir n basses Parn de 37- sacrific En a-t paroles ceux q Elles nadien la post Vous pleuré leur e vant le es son aus po

Non ! mais quels qu'aient été les droits ou les torts de nos pères, ils ont souffert, ils ont combattu, — et ces raisons suffisent pour que la mémoire de ces jours soit sensible à nos cœurs.

D'ailleurs, les événements dont sont remplis nos grands journaux depuis plusieurs mois, nous ont appris assez éloquemment, — je dirai, — quelle rage s'éveille chez un petit peuple défendant sa patrie, ses foyers. Or, sur tous les continents, ces deux mots sacrés sont également précieux et chers ; — et il sera toujours difficile, je crois, de faire la part de celui qui se lève en leur nom.

Ensuite, je vous prierais de remarquer, mesdames, que ces pages sont empruntées à une autorité indiscutable, qu'elles sont du domaine de l'histoire, — de l'histoire de la politique de notre pays ; — et à ce point de vue, aucune nationalité ne devra s'en froisser : — ce que je regretterais de toute mon âme.

Quelle conduite ont donc tenue nos mères pendant ces heures si sombres de 1837-1838 ? — Quelle conduite ! pour qu'un distingué patriote, M. Jean-Joseph Girouard s'écrie au plus fort de l'action même : " Que de fermeté, de courage, de grandeur d'âme chez nos femmes canadiennes ! "

Que pensez-vous de celle-ci, dans les derniers adieux qu'elle adresse à son fils, partant pour les Bermudes :

" Mon fils, tu pars pour l'exil, tu as voulu te sacrifier pour tes compagnons de prison, sois courageux jusqu'à la fin. Je suis fière de toi ! Je me consolerais dans ton absence en pensant que le ciel m'a donné des enfants aussi bons patriotes et dignes de moi... "

Que dites-vous de cette autre qui, chassée sur l'heure de sa maison par des hommes armés, un enfant dans les bras, par une nuit noire et froide, traîne avec elle encore sept autres enfants en bas âge, une vieille mère près de sa fin ; sans ressources et presque sans vêtements va, de porte en porte, rapper sur un trajet d'une demi-lieue, avant de se faire ouvrir par les habitants effrayés sous les menaces et les insolences des *habits rouges* ? Que dites-vous de cette femme, trouvant au fond de son cœur affligé, assez de calme pour encourager ses petits enfants grelottant sous la forte bise d'automne, pleurant de frayeur, pour soutenir sa triste mère accablée sous tant d'émotions rudes, à bout de forces ?...

Des ordres avaient été donnés, dit-on, pour qu'on épargnât les propriétés, les vieillards, les femmes et les enfants ; comment expliquer alors la conduite des soldats de Gosford ou de Colborne ?

Les cas analogues à celui de la femme Gagnon, que je viens de citer, seraient nombreux à raconter : mais voyons-les plutôt toutes à la fois, ces femmes canadiennes auxquelles on avait déjà arraché les maris, les fils aînés, toutes ces femmes qu'on a mises sur la voie publique avec des enfants aussi, tandis que sous leurs yeux, on a pillé, brûlé leurs demeures remplies de saintes reliques, de souvenirs, d'affections ! Toutes ces femmes n'ont-elles pas courbé sous l'oppression qui les écrasait, — en même temps qu'elles ont pardonné à leurs bourreaux ?

Ont-elles murmuré ? N'ont-elles pas subi, avec une dignité inconcevable, tout ce qu'ont voulu leur faire subir messieurs leurs ennemis dans une dégoûtante bassesse ?

Parmi les infortunées épouses des pauvres victimes de 37-38, en a-t-on vu une seule faiblir devant le sacrifice immense qu'a exigé d'elle la patrie en deuil ? En a-t-on vu une seule tenter d'ébranler, par des paroles lâches ou traîtres, la résignation, la foi, de ceux qui, noblement, sont montés à l'échafaud ?...

Elles étaient des Canadiennes ces femmes, des Canadiennes, ces grandes figures esquissées et léguées à la postérité par une belle âme et une belle plume !...

Vous avez connu, mesdames, des veuves qui ont pleuré toute leur vie, l'époux que la patrie en deuil leur a enlevé... Vous avez connu de ces femmes qui, bravant les quolibets, les insultes des sentinelles, anglaises sont allées, dans les tristes prisons, porter aux détenus politiques, quelques douceurs à la nourriture gros-

sière, insuffisante, qu'on leur servait ; quelque consolation pour tempérer les inquiétudes alarmantes que faisait naître leur trop longue captivité ? — leur trop longue captivité !...

" Pour avoir — le seul crime !
Aimé la liberté — religion sublime !
Et l'avoir défendue à leur propre péril ! "

C'est ainsi qu'en trois vers, au cours d'une pièce magnifique intitulé : *Villa Maria*, une fine plume de femme, — de jeune fille, — donne encore la note très juste des valeureux hommes que furent où nos grands parents, ou nos pères.

Et l'histoire dira aux générations qui suivront s'ils ont été soutenus par leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs ! — par les jeunes " fiancées qui, déjà, essayaient leur voile de mariée... "

Je pourrais citer les noms des femmes héroïques qui se dépensèrent en ces malheureuses circonstances, et, — ce que plusieurs de vous, mesdames, ignorent peut-être, — c'est que le premier de ces noms serait celui de la très digne fondatrice de cette maison ! — mais inclinons-nous plutôt, et respect aux cendres qui ont tous les droits à notre vénération profonde !

* *

Aujourd'hui qu'une ère de paix, qu'une scène moins bruyante la réclame, la femme canadienne n'est-elle pas encore toute d'exemple, d'attachement, de vertu ?

Prenons-la, portant le nom deux fois saint d'épouse et de mère ; — prenons-la cette épouse, cette mère, suivons-la !

Epouse, elle a pour le compagnon de sa vie, auquel elle a donné, sans compter, son cœur avec sa main, des raffinements d'une attention qu'on ne saurait qualifier.

Pour lui, elles a les sourires qui chassent les soucis du front ; pour lui, elle a les prévenances qui refont le courage au milieu des inquiétudes, des déboires que suscitent le commerce difficile et la profession encombrée. Pour lui, elle a plus encore : elle a cette tendresse sans lendemain, durable, qui ne naît pas d'un jour, d'une impulsion, d'un caprice, qu'on n'improvise pas ! mais qui est la suite, comme l'enchaînement de délicatesses exquises cachées au fond d'un grand cœur.

Après chacune de ses journées, à chacune de ses rentrées, l'époux est sûr de la retrouver joyeuse, pour lui verser, avec sa jeunesse, son affection ! — pour lui faire croire au bonheur !...

Vous avez vu, mesdames, une mère de notre pays penchée sur un berceau ? Vous avez vu, — et de bien près, — une mère canadienne épiait le sommeil de l'enfant que le ciel lui a donné ?...

Mieux que moi, mesdames, vous sauriez dire ! car mieux que moi, vous avez compris la soif de dévouement que renferme l'abîme d'un cœur de mère...

HERMANCE.

La fin au prochain numéro

Tout le monde voudra se réserver le numéro spécial du MONDE ILLUSTRÉ publié avec dessins en couleurs, à l'occasion des fêtes de Noël.



QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE !

LOIN DES YEUX... PRES DU CŒUR!

CE CAHIER

A ma sœur.

PAR JOSEPH BARNARD

LÉTTRES A SIMONE

III CACOUNA, QUÉBEC

Ma belle enfant,

Que vous êtes bonne de croire à mon amour, et de me le dire, si gentiment. En vérité vous devez me trouver un grand maladroit, et je vous fais un bien piètre courtisan. Que voulez-vous, chère petite, je ne suis qu'un homme de chiffres moi, et la dure nécessité m'a sevré bien jeune des choses du cœur. Vous avez fait ce prodige de raviver en moi ce que je croyais bien mort. C'est une éclosion, un regain de vie. Je vous aime, sans avoir jamais su ce que c'était qu'aimer; j'éprouve, à vingt-cinq, ans les ravissements d'un premier amour, ... et je ne sais pas vous le dire, ou plutôt et ce qui est pis, je vous le dis mal. Pardonnez-moi.

Vous m'écrivez que vous retrouvez votre souvenir dans chacune de mes phrases—vous diriez dans chacun des mots, que vous resteriez encore loin de la vérité. C'est que, lorsque je vous écris, il me semble vous avoir là, tout près de moi, comme autrefois dans ce coin de salon, et je suis presque joyeux.

Hélas! ai-je bien raison de me réjouir quand tout va mal là-bas. Bien sûr que vous me cachez la grosse partie de la vérité. Ce qui m'effraie, c'est qu'au fond de tout, je retrouve mademoiselle Arthémise. Et cette histoire de bleu à l'œil, n'a pu arriver aux oreilles de madame votre mère que par elle-même.

Dieu merci, ce n'était pas grave, tellement, qu'aujourd'hui il n'y paraît plus. Mais cela prêtait à jaser et pour peu qu'on y mette de mauvaise volonté, il est si facile d'exagérer les choses, Enfin voici.

Mes jours, grâce au surcroît de travail que je m'impose, passent assez facilement, ce sont mes soirées qui ne passent pas. Je bas de la semelle le pavé de toutes nos grandes artères, sans résultat. Autrefois je rencontrais avec plaisir toutes vos bonnes amies, maintenant, je les fuis. Le diable s'en mêle, elles me réservent toujours quelque désagrément.

Va pour mes amis; bons garçons qui sympathisent avec moi, ou font semblant. Je leur impose mon admiration, et d'autant plus facilement qu'un d'entre eux vous entrevit un jour dans le coupé qui vous emporte toujours à grande allure. Celui-là m'assure que je n'exagère rien.

Ce samedi-là, comme par exprès, aucun camarade à l'horizon. Rue Sainte-Catherine, je tombe en arrêt, devant l'annonce d'une excursion au clair de la lune. Je vous fais grâce du plaisir que nous promettait la réclame. Je hèle un fiacre, et vive la joie!

Je m'installe à l'arrière du bateau, palais flottant, disait l'annonce. J'allume un cigare. La lune était en avance ce soir-là, ou plus exactement, c'était le départ qui retardait,—comme toujours du reste. J'allume un deuxième cigare, et le flot nous emporte.

Les excursionnistes étaient absolument quelconques. Aucune figure connue. Du public select de Montréal absence totale. Mais que m'importait. J'étais seul. Il y avait des dames—je suis poli—peintes de frais. La plupart étrennaient leurs robes, évidemment. Mais, et c'est singulier, mettez votre Palmyre dans la soie, avec échancrure à volonté, et je me surveillerai pour ne pas lui dire de soigner le rôti. Enfin, quelques-unes n'étaient pas mal, absolument pas mal.

Nous venions de doubler la Pointe-aux-Trembles. Des barytons faux, aidés de ténors aigrelets, braillaient tout en haut un *Vive la France*, quand les premières mesures d'une valse m'arrivèrent du salon. J'entraî.

Plusieurs couples déjà, tourbillonnaient. Machinalement, je cherchai des yeux "ma" valseuse parmi les beautés assises.

Quand vous aurez fait votre début, chère petite, vous remarquerez alors, comme moi, qu'aux premiers accords d'une valse, tout ce qu'il y a de léger, de gra-

cieux, de pimpant, s'enlève, — les corps gras, demeurent.

Loi de la pesanteur, évidemment. On dit d'ailleurs que l'âge alourdit.

J'avisai donc une jeunesse un peu... forte, et m'arrondit l'échine devant elle. Sa jolie figure, haute en couleurs, s'épanouit de plaisir. Elle hésita cependant, et j'entendis une voisine chuchoter: "J'attends pas Félix." Cette simple phrase parut impressionner désagréablement ma danseuse. Elle se leva, d'un bond, et se jeta dans mes bras.

Je soutins le choc car, Dieu merci! je suis solide. Je l'encerclai d'un bras de fer, je me raidis le jarret, et, après un effort, nous nous ébranlâmes. Non, toutefois, sans qu'elle ait eu le temps de jeter pardessus mon épaule, à l'adresse de Félix, une épithète... que la bienséance m'oblige de vous taire.

Nous tournions, et pas mal, car enfin je me pique d'être bon valseur, et d'ailleurs c'est vous-même ma chère, qui m'en avez fait le compliment. Toutefois, j'étais très ennuyé. Cette... lourdeur que j'avais au bras m'avait déplu. Autant j'admire le gazouillis d'oiseau, autant une voix d'homme m'indispose,—et ce langage!...

Enfin, nous tournions. Les musiciens, fatigués, hâtaient la cadence, et nous allions entrer au fort de la mêlée, quand l'Infante me dit, se sentant des ailes: Euvoyez fort! j'étais plein de courage, j'envoyai fort...

Patatra!!! Un cri d'abord; seconde épithète! (?) puis au milieu de l'émoi général, ma valseuse me glisse des bras et se répand dans la place!...

Je venais de marcher sur ses cors, et, franchement! Je vous prie de croire. La vérité est que c'est elle qui mit son pied sous le mien. N'importe, j'étais furieux.

J'allai, pour me remettre, aspirer la brise, je venais à peine de griller un troisième cigare, que je m'entendis rudement apostropher par un gaillard très lancé, bâti en hercule; un assommeur endimanché—qui me demandait raison d'avoir dansé avec son Euphémie...

Je haussai les épaules, et détournai la tête; il me répugne de me commettre avec certains individus.

Le malheur voulut qu'il insistât. Alors, et bien rarement d'ailleurs, j'ai la peau courte, et je pars de la main... Il se trouva que lui aussi... partait. Nous partîmes!

Désemparer mon brutal assaillant ne fut pas long, et j'allais faire honneur à mon professeur Attila. Mais autour de nous, les esprits-perdus, les individus, s'étaient montés et se cognaient ferme. D'où il suit, qu'un coup, égaré sans doute, vint, choir sur mon œil. De là ce bleu.

Le lendemain, à bonne heure, je me rendais chez Ponton, le prier de faire disparaître les traces de ce... rien du tout. Je me heurtai à Mlle Arthémise!

Quand je vous dis que c'est elle qui a le mauvais œil!...

—Comment, M. Gérard, un accident?

—Pardon, je suis pressé.

—Mais enfin cette plaie à l'œil?...

—Ce n'est rien du tout... excusez...

—Oh! mais ça fait mal à voir, vous vous êtes frappé?

—(!) (!)

—Faut soigner ça, mon Dieu! les yeux, c'est si délicat... Pauvre M. Gérard...

Vieille périve! Et elle avait cette voix douceuse qu'elle sait prendre quand elle veut mordre.

Toute la journée je me suis dit: "Mon garçon: ton affaire est belle, oui, c'est du propre!"

Et ça n'a pas manqué! Dans les vingt-quatre heures, madame votre mère a été instruite de ce léger incident, expliqué Dieu sait comme, par la suave Arthémise.

Elle a mordu! Je vous aime,

GÉRALD.

(A suivre)

Sorties du couvent, le matin même, cœurs légers, esprits contents, délivrées d'un poids, celui de la discipline, elles s'installèrent avec leur bagage scientifique, —très facile à caser,—dans une immense mansarde. On avait étendu des catalogues, sur le plancher raboteux mais entre les lès, on voyait le bois, et un bois brut, avec une infinité de nœuds. Que de gens avaient marché là avant ces pauvrettes... Ce n'était pas gai. Pour atteindre les fenêtres, il fallait grimper sur une chaise, d'un côté, il est vrai, l'on voyait le grand fleuve, et mélancoliquement, elles lui accordèrent un long regard, qui disait bien: "Tu nous consoleras, toi!"

C'est qu'elles l'aimaient tant, ce beau fleuve, ce vieil ami toujours cher, que de leurs confidences d'enfants il avait reçues!... Apporterait-il, maintenant, dans ses flots tumultueux, leurs illusions de jeunes filles, et les yeux fixés vers l'horizon insondable, elles songeaient à cette part de leur âme qui suivait le courant... Et tristement, elles se détournèrent. Deux petits lits, tout près l'un de l'autre, et plus loin, une immense couchette "à ciel": Ce sera pour les amies, fit Lizette, qui avait des instincts hospitaliers. Puis, avisant une espèce d'anfractuosité, très sombre, la pauvre ajouta: Ça me fait peur, ce coin noir!

Ne dis rien, fit l'autre, plus brave, moi je trouve tout cela charmant; ça vous a un petit air bohème!... J'ai toujours rêvé de vivre dans une mansarde! Une mansarde... et son cœur! Et nerveusement, elle riait. C'était laid, tout à fait, cette grande chambre triste, où les "ravalements" occupaient une si grande place. Aussi le papa, en les installant, leur disait dans de bons baisers:

—Mes chéries, ce n'est pas beau, mais que voulez-vous, il n'est pas facile de trouver, ici, une bonne maison où des fillettes de votre âge seront bien traitées... La maîtresse de pension est excellente.

Puis, s'attendrissant: Mes petites, ce n'est pas gai, lorsqu'il n'y a plus de maman!

Il s'enfuit pour ne pas pleurer.

Pas de maman! C'était toute leur vie, cela. Sans cesse, elles avaient senti la tristesse du berceau si vite déserté. Pas de maman! Mon Dieu, comme elles comprenaient l'horreur de ces mots, petits oiseaux frieux qui n'avaient jamais eu de nid! Avoir appris à voler seuls, et sur leurs ailes, les pauvres sentaient encore des meurtrissures... Elles avaient au cœur des trésors de tendresses enfouis pour jamais. Est-ce que l'on donne cela à d'autres? C'était leur cimetière, et une tombe blanche disparaissait sous les immortelles... Et toujours ce deuil terrible briserait leur vie, elles auraient sans cesse des larmes à donner à la donation, qui hantait parfois leurs rêves, pour caresser de ses lèvres le front des petites abandonnées...

—"La caisse est là, sœurlette. Regardons, veux-tu? Nous y trouverons toutes ces choses que notre petite mère aimait?"

A genoux, elles soulevèrent le couvercle pour regarder ces précieuses reliques, qu'on leur confiait pour la première fois. Le premier objet: un album.

Elles l'ouvrirent avec émotion, et sur la première page, lurent le suprême adieu de la chère morte. C'était un testament d'amour, écrit d'une main mourante il parlait de Dieu, d'amour filial et d'amour patriotique, car cette mère expirante rêvait, pour l'avenir, ses enfants toujours fidèles à trois grands cultes: la religion, la famille et la patrie:

"Du ciel, je vous regarde et je vous aime..."

Il n'y avait plus rien, la plume avait peut-être glissé dans le dernier soupir.

Les fillettes sanglotaient pendant que de leur gorge contractée s'échappaient, en un déchirement, ce seul mot: Maman! Maman!

C'était la première fois que la mère leur parlait, cette voix d'outre-tombe, suavement, disait de grandes choses.

Le cher petit cahier!... T'en souviens-tu, Lizette!...

MYRO.

M. L'ABBÉ PRIMEAU

En regardant la sainte et bonne figure de M. le chanoine Primeau, on y lit l'histoire de toute une vie de dévouement à la plus sainte des causes. Pasteur aimé de ses ouailles : sa charité et sa bonhomie étaient légendaires, son presbytère devint le rendez-vous de toutes les miséreux qui s'en retournaient consolés et soulagés, avec un rayon de soleil dans l'âme. Ce saint prêtre, qui a fondé nombre de prospères institutions, est mort pauvre—cela nous dispense d'éloges. Le défunt a fourni une brillante carrière à l'Eglise catholique. Né à Châteauquay, le 13 septembre 1830,



Photo Laprés et Lavergne

Il avait reçu l'ordre du sacerdoce des mains de Mgr Bourget, le 9 août 1857. Il fut d'abord vicaire à Napierville, à Berthier, à Saint-Barthélemy, curé à Sherrington, enfin à Boucherville, où, pendant vingt ans, il a travaillé à l'avancement moral de ses paroissiens et à la prospérité de Boucherville, qui lui doit en grande partie d'être une si coquette petite ville.

L'Université Laval comptait en lui un ami dévoué. Ouvrier de la première heure à la grande vigne du Seigneur, il est allé recueillir le salaire que le Maître a promis aux bons serviteurs. *Requiescat in pace.*

UN CHEVEU

Pour vous.

Elle était douce comme un parfum de fleur, triste comme un rayon d'automne, bonne comme les anges. Était-ce pour cela qu'il l'aimait tant, le pauvre artiste ? Était-ce pour cela qu'elle n'aimait pas, Germaine, la jolie rêveuse ?...

Pauvre cœur humain, pauvre petit oiseau aux ailes de mystère, aux chants de doutes et de secrets, comme tu souffres de voler ainsi entre le rêve et la réalité, au-dessus de l'horrible gouffre du vide ! Prends garde, tes ailes chancelantes ne pourraient plus, dans un suprême essor, te sortir de l'abîme, et ton chant plaintif n'aurait d'autres échos que les derniers murmures de ta voix agonisante !

* *

C'était un de ces beaux soirs de juin, à cette heure exquise, où le soleil épingle ses faibles rayons sur les feuilles des arbres, où la tristesse du crépuscule se déteint sur toute la nature qui pleure ses bonssoirs ! Le ciel avait des images fantastiques ; là-bas, à l'horizon, les nuages blancs semblaient un autel immense, aux colonnettes de marbre, où les derniers feux du soir scintillaient comme des cierges tremblants ; des nuées grivelées déroulaient leurs banderolles transparentes sur l'or du soleil, sur la neige du firmament, et par instants, l'on croyait voir les grises arabesques de

l'encens qui dénoue ses spirales devant un tabernacle de marbre, autour des resplendissantes clartés de l'ostensoir qui brille...

A la "Villa-Réverie," il pleurait des larmes roses dans l'herbe du verger. Germaine écrasait de ses pieds mignons les grains de sable du jardin, et sur sa blonde chevelure, la brise faisait courir des frissons légers. Dans l'air, passaient les âmes embaumées des fleurs qui psalmodiaient leurs litanies parfumées...

Et Germaine rêvait encore : Que dirait-il, ce soir, le pauvre Gille Chagny, l'artiste aux cheveux noirs, parsemés de fils d'argent, le peintres aux joues pâles, marquées de deux petites couleurs, comme du sang des roses, l'amoureux aux grands yeux bruns, voilés sous de longs cils soyeux ? Que dirait-il ?... Il était là, et il disait :

"C'est bien ce soir, Germaine, que vous me donnez votre jolie petite main, puisqu'aujourd'hui, j'ai touché le dernier cheveu de votre portrait... Vous rappelez-vous, ce jour, où vous m'avez dit : "Gille, je serai à vous, lorsque vous aurez rendu plus souples et plus blonds les cheveux fous de ma tête plus folle encore... Un cheveu, un rien, une parcelle, une ombre vous sépare de moi. Travaillez !..." Toujours, vous trouviez un cheveu trop rebelle, une ombre trop pâle, et vous disiez : "N'y touchez pas... demain !..." Mais, j'ai bien fini... Oh ! dites, pouvait-il faire plus beau, le soir de nos fiançailles ?..."

Germaine inclina sa tête, et tandis que sur son front d'ivoire s'imprimait le premier baiser de Gille, les pommiers en fleurs pleuraient toujours leurs larmes roses.

L'artiste retournait à son atelier, le cœur plein d'espoir, l'âme toute enivrée de bonheur. Ah ! Quelle félicité, quelle joie quand elle serait là près de lui !

Là-haut, les étoiles semblaient des nœuds d'or, attachant des draperies diaphanes sur une toilette de velours bleu, et à travers la fine dentelle des nuages, la lune laissait voir son épaule d'argent.

Dans sa chambre vieux rose, Germaine songeait : "C'en est donc fait de moi ! Comme mes rêves se sont vite effeuillés sous l'impitoyable brutalité de la vie... Mais à quoi bon se révolter contre la destinée, puisqu'il faut toujours ployer sous ses coups... Qui sait, peut-être, l'aimerai-je un jour ?..."

Comme l'oiseau qui, pour s'endormir, se blottit dans le duvet de son nid, Germaine cachait sa jolie tête dans la dentelle de son oreiller. Sur ses joues pâlies, coulaient deux larmes, brillantes comme les gouttelettes de rosée qui scintillent au matin.

Pauvre cœur humain, pauvre petite fleur à la corolle toute pleine d'amertume, aux parfums de tristesse et de mélancolie, comme tu souffres de t'épanouir ainsi entre le rêve et la réalité, auprès de l'horrible gouffre du vide ! Prends garde, tes feuilles de velours s'égrèneraient comme les perles de ton diadème brisé, et les derniers effluves de ton suave arôme s'engloutiraient dans la nuit noire, sans lumière, sans parfum !...

* *

Il pleuvait des larmes grises ; par ce jour de novembre, le chant funèbre de la pluie semblait l'appel éperdu, la prière affolée des trépassés, et les grandes brumes humides qui sanglotaient semblaient les âmes pleureuses des disparus...

A l'atelier de Gille Chagny, il y avait des draperies qui encadraient de leurs chaînes noires les tableaux du jeune peintre et dans l'obscurité brillaient comme de pâles étoiles, les cierges d'une lumière jaune.

Qu'il était beau, le pauvre artiste, dans la douceur de l'éternel sommeil, dans la sérénité de la paix et de l'oubli ! Ses joues étaient blanches comme si des lis y avaient jeté l'éclat de leurs fleurs de neige, les longs cils glissaient l'ombre de leur frange soyeuse sous les yeux endormis, et dans l'épaisse chevelure noire, les fils d'argent traçaient leurs pâles sillons.

Germaine était là, près de lui. Elle l'avait vu mourir et à cette heure suprême, où les derniers soupirs de l'agonisant passaient dans l'air, comme des cris d'adieu, elle avait senti son cœur s'ouvrir bien grand, pour celui qui déjà ne vivait plus !...

Maintenant seule en cette chambre funéraire, où reposait Gille Chagny, la pauvre jeune fille parcourait

de ses yeux pleins de larmes, les tableaux de l'artiste. Partout, c'était son image, elle avec ses cheveux blonds, ses yeux noirs, Germaine, sous les pommiers en fleurs, la rêveuse, au bord du ruisseau, elle... toujours elle ! Il était trop tard ! Elle murmura : "Ingrate, il m'aimait tant ; pourquoi ne lui ai-je pas donné un peu de bonheur ?..."

Doucement, comme si elle rêvait, elle s'approchait du jeune artiste ; de cette belle tête immobile et froide, elle enlevait un fil d'argent... "un cheveu"... et sur le front glacé, ses lèvres tremblantes rendaient le baiser des fiançailles...

Pauvre cœur humain, pauvre cercueil au suaire de regrets, au linceul de reproches et de remords, comme tu souffres de sentir en toi les deuils de tes rêves défunts, les funérailles de tes illusions enterrées par la réalité, cette implacable fossoyeuse !...

La tombe où tu gisasses est toute pleine d'abandon et d'oubli, c'est l'horrible gouffre du vide !

Prends garde, pauvre cœur humain !...

LAURETTE DE VALMONT.

M. L'ABBÉ TASSÉ

Dans l'Eglise, il y a la bergerie et l'armée militante qui se bat sous le blanc drapeau du Christ. La première veut le bon pasteur à la main douce, aux paroles lénifiantes, pour ramener au bercail les brebis égarées. Souvent, quand sa voix a épuisé les tendres appels, il joue sur son chalumeau une mélodie si tendre que l'âme des ingrates en reste toute troublée et cède à la persuasive pastorale. L'armée veut des généraux à l'œil sûr, à la tactique expérimentée, au commandement impérieux, surtout au jugement droit et inflexible. Feu M. l'abbé Maximilien Tassé fut un de ses généraux, type d'un héros en bronze de Phidias—au moral comme au physique. Sa bonté avait parfois une rugosité qui lui faisait dire, un jour, à un mendiant tremblant devant lui : "Allez, allez, l'écorce est rude, mais le cœur est tendre."

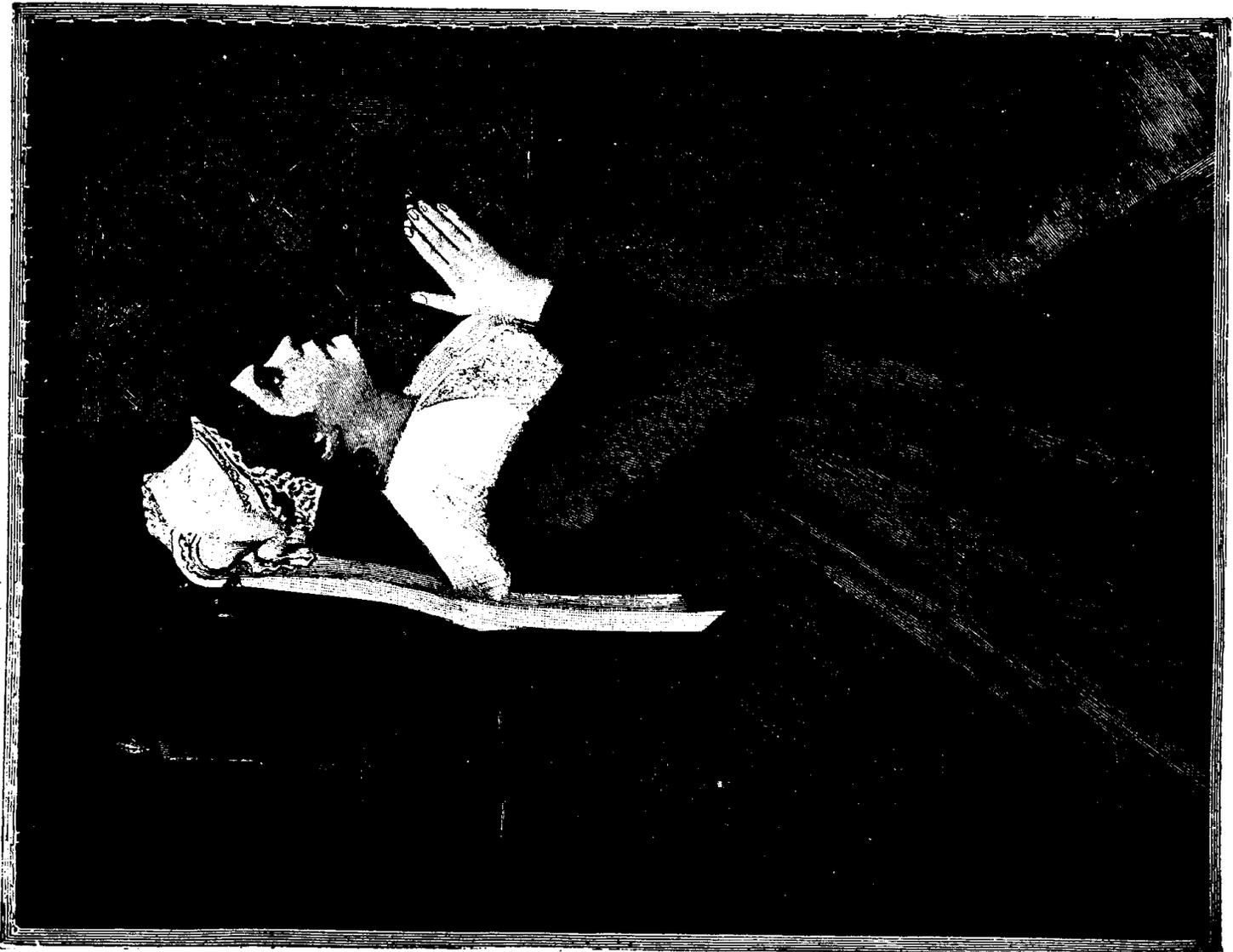


Photo Laprés et Lavergne

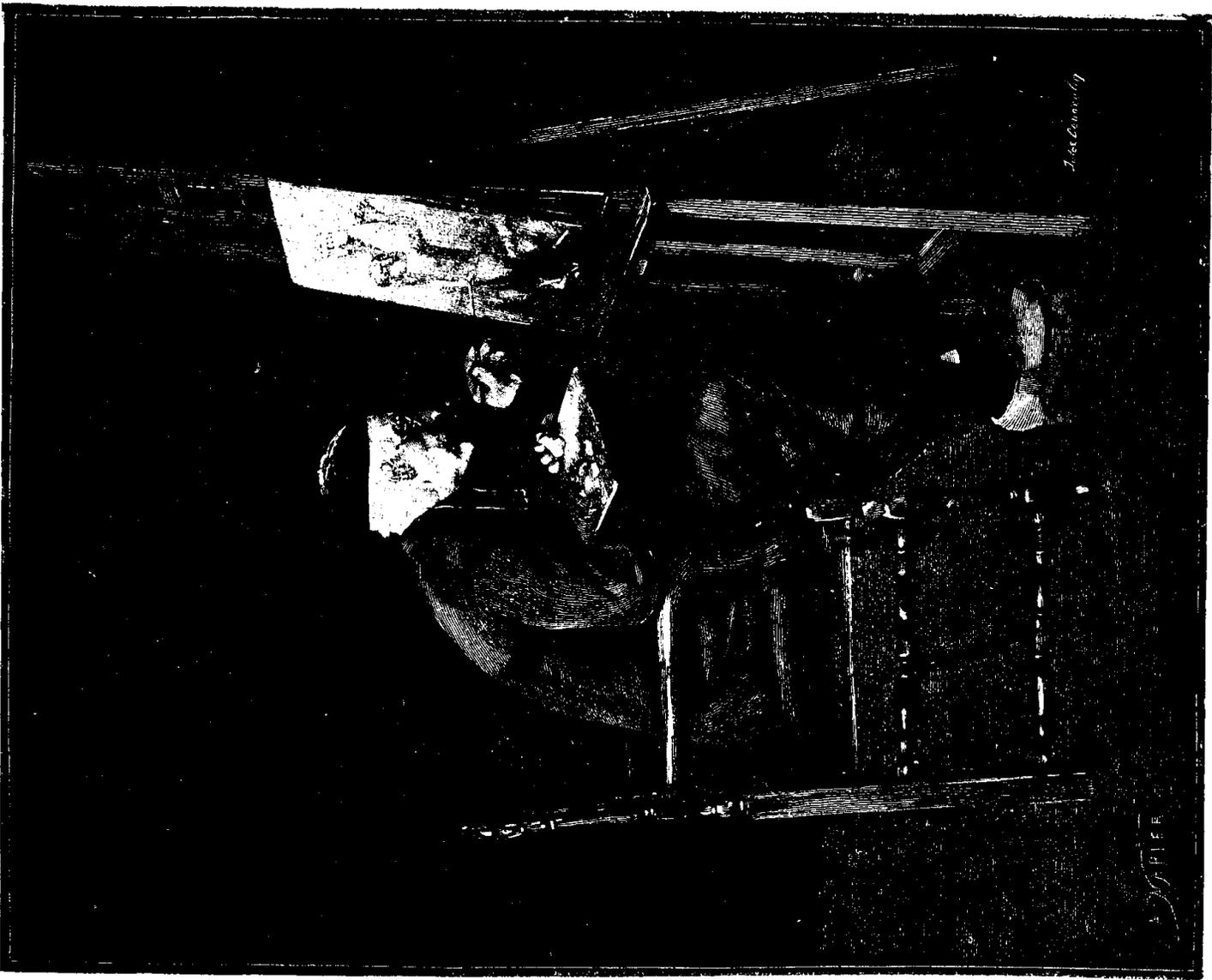
M. l'abbé Tassé était une autorité en matière théologique—nombre de ses confrères demandaient l'aide de ses lumières dans les questions délicates.

M. l'abbé Maximilien Tassé naquit le 23 mars 1829, à Saint-Laurent, Ile de Montréal. Ordonné prêtre à Montréal, le 14 octobre 1855, M. Tassé fut choisi comme professeur au collège de Sainte-Thérèse, où il enseigna sept ans. En 1862, il devenait vicaire à Saint-Benoit, puis curé de la même paroisse, en 1865. C'est à Saint-Lin que ses supérieurs l'envoient en 1878 et, en 1883, il devient curé de Longueuil. Depuis dix-huit ans qu'il dirigeait cette paroisse, le regretté défunt s'est dévoué avec un zèle incomparable au bien-être des âmes dont il avait la garde.

La paroisse de Longueuil garde un vif souvenir de son curé décédé.



EN PRIERE, d'après le tableau de Mlle Jeanne Brossard



UN REPROUVE, d'après le tableau de M. J. Denneulin

su
mo
de
joy
la
rep
ga
qu
rév
na
en
S
bie
I
rec
t-e
vel
de
sol
Il a
nif
pre
dar
qu
ma
cal
ge
me
vou
pos
S
Mr
gag
Il a
aut
Yv
l'év
enf
arr
Du
rue
log
ren
rép

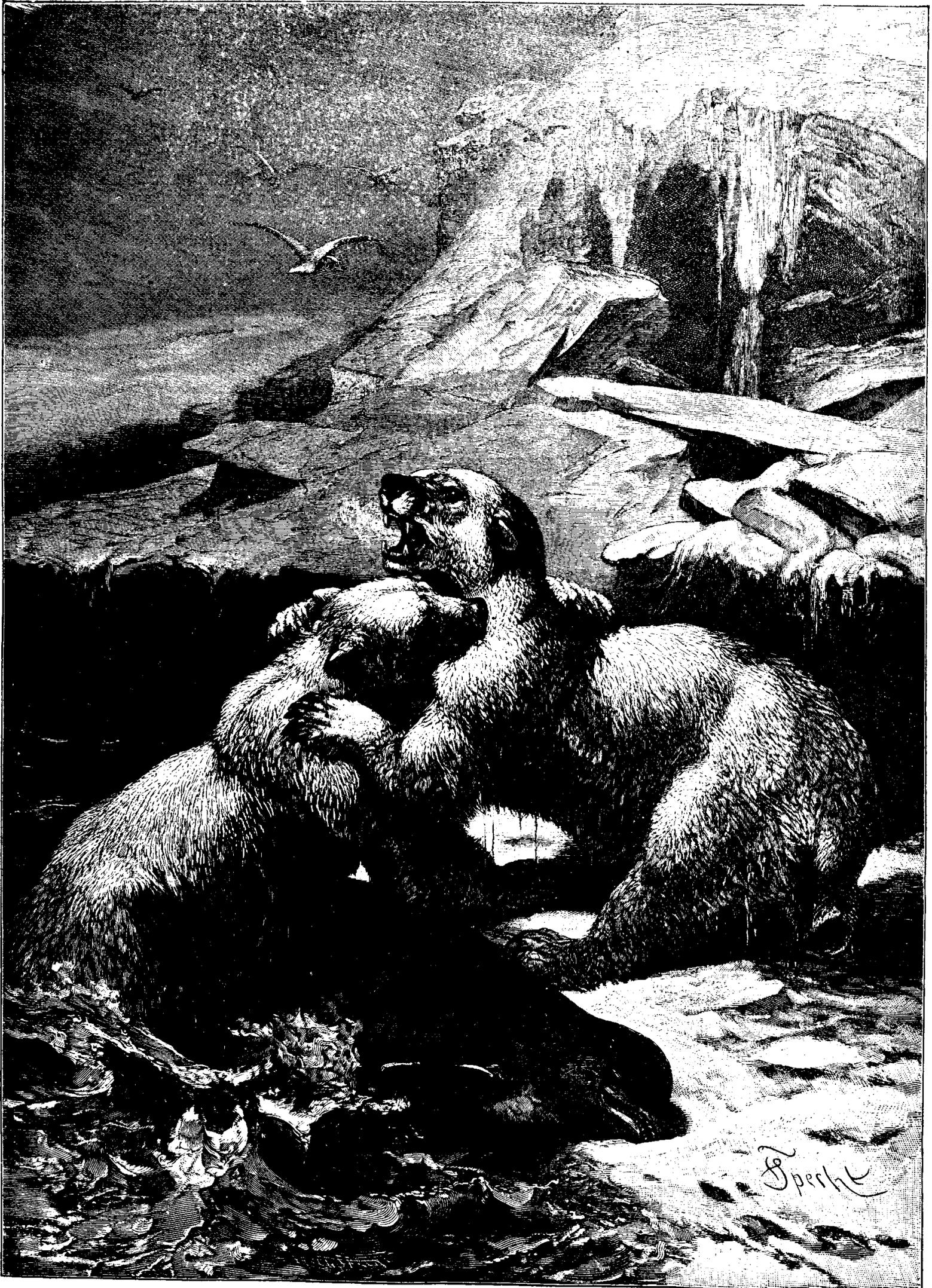
t visi-
Mme
je ne
neure,
a sur-
la lui
s ser-
titre.
a fau-
pêcher
ondes,
e nous

er des
odifia
rosier
empê-
ent le
oment
nous,
quelque

mise
jau-
e de
à l'é-

bout
à la
par
Pour
bert
aque
des
fond
ette,
non

com-
ui ait
sera
te.



LA LUTTE POUR LA PROIE

INNOCENCE

" Vois ces soldats, petite mère,
 " Qui défilent, d'un air joyeux,
 " Au pas d'une marche guerrière:
 " Je veux être soldat, comme eux "

" Cédant à la voix qui les presse,
 " Ils vont, sans peur et sans souci,
 " Sauver leur patrie en détresse:
 " Je veux être soldat, aussi "

Sa mère: " Il faut grandir bien vite,
 Car tu n'es encor qu'un enfant! "
 Mais l'enfant que son rêve agite
 S'en va, le regard triomphant.

Bientôt après, dans le jardin,
 Elle voit le blond chérubin:
 Il a couvert ses pieds de sable,
 Et se tient droit, infatigable.

Il entend sa voix qui l'appelle
 Et suppliant, tournant vers elle,
 Ses yeux où brille le désir:
 " Ne gronde pas, c'est pour grandir! "

PAUL HYSSENS.

Nov. 1901.

UNE ŒUVRE D'ART

Les amis de l'art ne manqueront certainement pas d'aller voir, et admirer dans la vitrine de MM. Laprès et Lavergne, rue St-Denis, 360, le groupe des médecins du district de Montréal.

Il fallait le talent de ces deux messieurs pour nous donner un si gracieux ensemble et permettre à tout curieux de trouver en peu de temps parmi ces 600 portraits, celui que l'on connaît de réputation ou en qui dans les moments de douleur l'on place son espérance.

Nos sincères félicitations à ces messieurs qui prouvent une fois de plus que la médaille d'or qu'on leur a décernée à Paris lors de l'Exposition de 1900 ne pouvait être mieux attribuée.

L'ÉCOSSE ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU COMMENCEMENT DU 20e SIÈCLE

A l'exception de la Norvège et de la Suède, il n'y avait aucun pays en Europe où, selon toutes les apparences, l'Eglise catholique avait moins de chance de revivre qu'en Ecosse, quoique dans maintes places fortes des montagnes, grand nombre de vigoureux Highlanders gardassent encore la vieille foi; partout ailleurs, on semblait ignorer que la religion catholique romaine avait été autrefois la religion des habitants du pays. On ne peut guère maintenant se figurer le préjugé qui existait à Glasgow, par exemple, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, contre tout ce qui était catholique, les congrégations religieuses en particulier; il pouvait y avoir quelques catholiques en cette ville, mais leur existence était ignorée.

Le Très Révd Alexandra Bisset, dans un récent voyage en Amérique, raconte que, lorsqu'il vint se fixer à Nairn, où il ne put trouver que le plus pauvre des logements dans une rue écartée de la ville, des regards chargés de colère le suivaient, chaque fois qu'il sortait pour exercer son ministère. A voir l'agitation qui suivit l'adoption de l'Acte d'émancipation et le retour des Bénédictins en cette localité, où ils bâtirent un monastère, un observateur impartial aurait pu croire que les fondements mêmes de l'ordre et de la loi étaient renversés, que la fin de toutes choses allait arriver.

Cela n'empêcha pas les catholiques d'augmenter en nombre et en influence; des églises et des écoles furent fondées, à tel point qu'en 1878, le pape Léon XIII avait le bonheur de rétablir la hiérarchie catholique en Ecosse.

La population catholique actuelle de l'Ecosse est d'au delà de 413,000 âmes. Il y a deux archevêchés, Saint-André et Edimbourg, avec quatre sièges suffragants; Glasgow, qui se faisait remarquer par ses violents préjugés, a maintenant son évêque.

On compte, dans l'ancienne patrie de Wallace, 455 prêtres, dont 79 appartiennent à différents ordres

POUR JOUER AVEC LES ANGES
CONSOLATION

PAROLES ET MUSIQUE DE JEAN-EUGENE MARSOUIN

Andante Delicatamente

I

Le cher petit n'est plus... Mère, pourquoi pleurer ?
 Vite, console-toi, sèche vite tes larmes ;
 Il partage là-haut un bonheur sans alarmes,
 Ton mignon chérubin. Pourquoi te désoler ?...

II

Enfin, résigne-toi, lève au ciel tes beaux yeux,
 Regarde, ton enfant s'attriste que tu pleures ;
 Il veut te voir sourire et toujours tu demeures
 Triste et bien désolée et le front soucieux.

REFRAIN

Si vers les célestes phalanges
 S'est envolé ton cher petit,
 C'est pour jouer avec les anges
 Qu'il est parti !

III

Ah ! ne murmure pas, si Dieu te l'a ravi ;
 Les anges jalousant ce trésor à la terre,
 Ont imploré Jésus de leur donner pour frère
 Ton mignon aux yeux bleus, pour jouer avec lui.



religieux, tels que les Bénédictins, les Jésuites, les Rédemptoristes et les Passionistes. Partout on a construit des écoles, des orphelinats pour les enfants pauvres, et de nombreuses communautés de femmes se dévouent à l'enseignement des jeunes filles.

A Blair, au collège Sainte-Marie est attaché un séminaire ecclésiastique pour les six diocèses de l'Ecosse. On y forme un bon nombre de lévites, tant des enfants du sol que de jeunes et généreux Irlandais qui se destinent à l'exercice du ministère en ce pays. Aujourd'hui Glasgow, Edimbourg et Dunkeld possèdent une population catholique considérable et respectée; elle est plus disséminée dans les autres centres, mais tout indique que les temps sont proches où le peuple sera mûr pour le retour à la foi de ses ancêtres.

Fait curieux et qu'il convient de mentionner ici: le dernier descendant direct de John Knox, qui a tant contribué à détacher l'Ecosse de la vraie Foi, a embrassé le catholicisme, et vient de se faire prêtre à l'Université Notre-Dame, dans l'Indiana.

Une autre récente conversion, qui a créé une profonde sensation par tout le pays, est celle du Révd John Charleson, de l'église presbytérienne de Thornliebank, Paisly.

M. Charleson a lui-même annoncé cet événement, en des termes émus, le dernier dimanche qui a précédé son admission dans l'église catholique. L'assistance, ce jour-là, était nombreuse. "C'est un devoir pour moi, dit-il, de vous adresser la parole la plus pénible qu'il pouvait m'arriver de prononcer ici devant vous :

la parole de l'adieu. Pourtant, vous le savez une affectueuse sympathie m'unissait à vous, vos intérêts m'étaient plus chers que la vie. Aussi ce n'est qu'après de longues études, accompagnées de continuelles et ferventes prières, que je me suis décidé à répondre à ce que, j'en suis convaincu, est un appel de Dieu. Je ne pouvais me faire à l'idée d'abandonner cette église, édifiée par nos soins, où nous avons, pendant si longtemps, invoqué ensemble notre Père commun; la pensée de me séparer de ceux qui m'ont donné tant de preuves de dévouement et de zèle religieux, surtout en ces dernières années, me brisait le cœur. Il ne convient point ici, en ce moment, de vous exposer les motifs de mon adhésion à l'église catholique; vous aurez, sans doute, occasion de les connaître plus tard. Votre souvenir sera toujours présent dans mes prières, et puisse la vérité guider un jour vos pas." M. Charleson, succombant sous le poids de l'émotion, ne put continuer, et plusieurs personnes présentes mêlèrent leurs larmes aux siennes. Etendant les mains, il bénit solennellement, encore une fois, ceux dont il allait se séparer, puis demeura quelques instants en prière. Quand il se fut retiré, les assistants quittèrent l'église au milieu du plus profond silence.

A. G.

Les gravures, les illustrations en couleurs du MONDE ILLUSTRÉ de Noël, ses nouvelles et contes canadiens, son nouveau feuillet orné de dessins, le placeront sans aucun doute en tête des publications illustrées de la province. Qu'on en retienne un numéro d'avance!

A MES AMIS

La nouvelle administration du MONDE ILLUSTRÉ ayant supprimé le "Coin du feu" il reste à sa directrice un devoir à remplir : celui de remercier mes très chères collaboratrices pour leur dévouement à m'aider et mes aimables lecteurs et lectrices pour leur bienveillance à me lire.

Pour témoigner de ma sympathie pour cette revue, j'invite amicalement les gentilles plumes qui ont favorisé ma page, à s'adresser dorénavant à la "Rédaction du MONDE ILLUSTRÉ," où leurs travaux littéraires trouveront, j'en suis sûre, un accueil sympathique et encourageant.

ATTALA.

MERCI

A Gilberte.

Votre petite lettre a été pour moi, non pas un rayon de soleil, puisque je l'ai lue à six heures du soir, mais bien une étoile lumineuse. Merci, ma chère Gilberte pour votre chaleureux accueil ; vos bonnes paroles m'ont fait du bien, et m'ont permis de supposer que j'ai pu quelquefois vous intéresser. Merci, encore une fois.

Les joies du retour sont toujours douces, après des mois d'absence, et quand on se voit si gentiment reçu, par des amies mêmes inconnues, elles sont doublement consolantes. Certes, oui, aimable Gilberte, je reviendrai causer dans cette page où je n'aime à trouver que des cœurs sympathiques... et vous, ma chère, n'avez-vous pas quelques jolies histoires sur le métier ?... Ne nous régalez-vous pas bientôt de ces mets littéraires que vous savez si délicatement apprêter... Servez-nous en, vite... ce nous sera une gourmandise permise, j'en suis sûre... même pendant les Avents !...

Efforçons-nous de nous rencontrer souvent dans ce monde... illustré... L'on y est si bien au *Coin du Feu*, "où le froid ne pénètre jamais !"

Au revoir, à bientôt, vous aussi, n'est-ce pas ?

MADELEINE-PAULE.

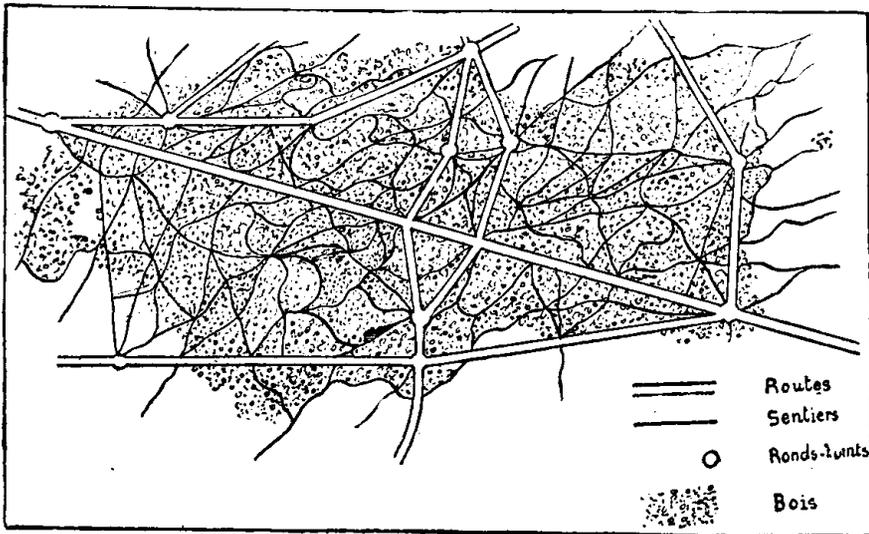
L'ÉTUDE

Dès que vous le pouvez, c'est pour vous un devoir sacré de cultiver votre esprit. Vous vous rendrez par là plus propre à honorer Dieu, votre patrie, vos parents, vos amis.

Tout ce que vous apprenez, appliquez-vous à l'apprendre avec le plus de profondeur qu'il vous est possible. Les études superficielles ne produisent que trop souvent des hommes médiocres et présomptueux, des hommes qui, dans leur âme, ont la conscience de leur inutilité, et n'en sont que plus animés à faire alliance avec d'autres ennuyeux qui leur ressemblent, pour crier par le monde qu'eux seuls sont grands et que les grands sont petits. De là, ces guerres éternelles des pédants contre les génies supérieurs, et des vains déclamateurs contre les philosophes. De là, cette erreur dans laquelle tombent les masses de respecter quiconque crie le plus fort et fait le moins.

SILVIO PELLICO.

UNE DROLE DE PROMENADE



Un jeune homme profite des derniers beaux jours pour aller se promener dans une forêt. Il suit au hasard routes ou sentiers, fait le tour de certains ronds-points, mais ne quitte jamais les chemins et ne revient pas une seule fois sur ses pas. Rentré chez lui, il veut se rendre compte de sa promenade. Il prend la carte reproduite ci-dessus, y trace le trajet accompli, et s'aperçoit avec surprise que ce tracé forme le nom d'un journal très connu.

Dessinez sur la carte, à l'encre rouge de préférence, la promenade du jeune homme.

AVE MARIA

LÉGENDE

Vers l'an 1305, non loin de la ville de Lesneven, en Bretagne, vivait un pauvre innocent nommé Salaün. Il habitait dans un grand bois, où se trouvait une fontaine bordée d'un gazon toujours vert et ombragée par un vieux chêne où Salaün se tenait habituellement et son unique occupation était de chanter l'Ave Maria ou quelque cantique breton en l'honneur de la Mère de Dieu. Il avait pour lit la terre nue, et une pierre pour chevet. Quand il avait faim, il allait mendier de porte en porte, dans la ville de Lesneven ou dans les campagnes voisines. En arrivant devant une habitation il commençait par réciter l'Ave Maria, puis il ajoutait : "Salaün mangerait du pain." Il prenait ce qu'on lui offrait, et revenait le manger au bord de la fontaine, trempant dans l'eau les morceaux trop durs et récitant toujours l'Ave Maria.

Quand il gelait trop fort, il montait sur son vieux chêne, et, prenant une branche de chaque main, il se balançait, s'agitait et se réchauffait de son mieux. Les gens des environs l'ayant vu plusieurs fois faire cet exercice l'avaient surnommé Salaün le fou.

Un jour, il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne.

—Qui vive ? lui crièrent-ils.

—Je ne suis ni Blois ni Motrorc, je suis serviteur de Madame Marie !

A ces mots, les soldats se mirent à rire et le laissèrent aller en paix. Il vécut ainsi quarante ans, sans offenser personne. Tombé malade, il ne voulut point changer de demeure. Il continua à réciter l'Ave Maria et l'on dit que, pour le recréer, la Vierge lui apparut maintes fois, entourée d'une troupe d'anges. Il mourut en répétant le nom de Marie, et son corps, jusque-là

défait par les privations et la souffrance, devint d'une merveilleuse beauté. Les voisins l'enterrèrent non loin de la fontaine, et quelque temps après, on aperçut sur sa tombe un lis fleuri, portant écrit, en lettres d'or sur chacune de ses pétales : Ave Maria. On ouvrit la tombe, pour essayer de se rendre compte du miracle, et on vit que ces lis sortaient de la bouche de Salaün, redisant après sa mort les mots qu'il avait répétés toute sa vie : Ave Maria.

En mémoire de ce beau miracle, on résolut d'élever une chapelle en cet endroit, sous le vocable de Notre-Dame du Folgoet. Notre-Dame du Folgoet est un des grands pèlerinages de Bretagne.

RECETTE

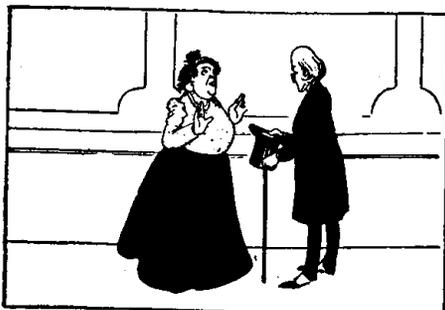
Biscuits au chocolat. — Battez ensemble quatre œufs, deux tasses de sucre et un quart de livre de beurre. Ajoutez une tasse à thé de chocolat rapé et deux fois autant de farine préparée. Roulez mince, coupez avec un moule à biscuits et faites cuire dans une lèche-frite.

L'homme qui a mis au jour une belle pensée a déjà atteint le but de son existence, qui est de se rendre utile.

Prenez, si bon vous semble, des conseils de l'amour, mais ne lui en donnez jamais. Ce petit dieu est souvent aussi sourd qu'il est aveugle. — SYLVAIN MARÉCHAL.

Votre numéro de Noël me paraît satisfaire tous les besoins de mes enfants, j'en retiendrai un pour chacun à mon libraire et je conseillerais à mes amis de m'imiter. (*Lettre d'un lecteur au MONDE ILLUSTRÉ.*)

LE MEDECIN PSYCHOLOGUE



—Ah ! docteur, je suis désolée, ma fille n'a pas voulu prendre votre potion à cause du mauvais goût, j'ai eu beau lui expliquer que, par cette abstention, elle mettait sa vie en danger, elle n'a rien voulu entendre.
—Je vais essayer.



—Ma chère enfant, je dois vous prévenir que votre maladie aura pour effet de vous donner sur la figure des milliers de boutons. Vos cheveux tomberont, vos cils, aussi. Vous aurez de vilaines taches sur les joues. J'ai bien préparé une potion pour éviter cela, mais je n'ose vous l'offrir à cause du mauvais goût.



—Mais non, docteur, je vous assure que c'est très agréable à boire.

NOTES ET FAITS

Trois Américaines, dont l'une est la femme d'un millionnaire américain, Mme Victor Lawson, sont arrivées à Vienne, en landau attelés de quatre chevaux.

Elles ont entrepris de visiter, en cet équipage, l'Europe et l'Asie.

Bon voyage, Mesdames !

Rien ne s'invente, et le trust dont on se fait gloire aux Etats-Unis, d'avoir trouvé la première application existait dans la vieille Asie, aux Indes.

Le "Yainavalkya," code de l'an 249 de notre ère, proscrivait déjà l'accaparement en ces termes :

"Les gens qui se coalisent pour fixer les prix des produits, au détriment des artisans et des artistes, seront frappés de la plus haute amende."

Mme Wou-Ting-Fang, femme du ministre plénipotentiaire chinois à New-York, vient de rentrer d'un voyage à son pays natal et en a rapporté cette extraordinaire nouvelle : les petits-pieds ne sont plus à la mode pour les femmes chinoises.

Il y a depuis quelque temps dans l'Empire-Céleste un vif mouvement féministe dont la première revendication est : l'affranchissement de la femme des moyens barbares qu'on a employés jusqu'ici pour arrêter le développement des pieds. Sur ce point les féministes ont obtenu gain de cause.

C'est à M. Andrew Carnegie, le roi de l'acier que ses fidèles admirateurs et sujets vont offrir ces agapes.

Le menu en est dressé par le président Marrow du Stevens Institute qui s'est ingénié à ne pas sortir de la spécialité dans ses inventions imaginatives. Les petits pains seront en forme de boulons de chemin de fer ; les glaces auront l'aspect de morceaux d'antracite. Une locomotive en miniature servira les huîtres. Le clou enfin sera composé d'un haut-fourneau en pièce montée d'où le punch s'écoulera tout flambant en guise de fonte en fusion.

Ce sera chaud.

L'union des Femmes de France ayant ouvert en faveur des prisonniers boers une souscription dont le produit fut envoyé à Sainte-Hélène, — la géôle anglaise comme chacun sait, — les captifs ont fait parvenir à Mme Kœchlin-Schwartz, la présidente de l'union, un souvenir. C'est une petite broche, taillée dans un os, avec la patience que les longues journées de captivité savent seules aiguïser ; elle porte gravées en lettres d'or les initiales de l'île maudite : S. H.

Pieuse relique des martyrs de l'indépendance.

L'union des Femmes de France à une section à Montréal, dont Mme Leymarie est fondatrice.

L'université de Berlin a décerné le grade de docteur en philosophie à trois femmes dont deux sont américaines. La plus remarquable est Miss Mary Williams Montgomery.

Née en Turquie de parents américains, elle reçut son instruction aux Etats-Unis, où elle prit tous ses grades en 1896. A Berlin, Miss Montgomery s'est vouée à la philologie sémitique. Elle y fréquente aussi le collège des langues orientales où l'objet principal de ses études porte sur la langue turque.

Les examens et la morale.

Le sénat de l'université de Budapest vient de rendre un arrêt qui donne une idée des qualités morales que l'Alma mater hongroise exige de ses élèves. Il a exclu pour toujours de toutes les universités de Hongrie, un étudiant en médecine, à la veille de son dernier examen, parce qu'il avait promis le mariage à une jeune fille et qu'il a rompu sa promesse sans motif plausible. De désespoir, la jeune fille a attenté à ses jours.

Le ministre de l'instruction publique et des cultes a contresigné cet arrêt.

Il existe à Venise une coutume tout à fait originale. Lorsqu'il y meurt quelqu'un, on place au-devant de la maison et sur les rues adjacentes un placard où il est dit le nom, l'âge, la place de naissance du décédé, aussi bien que le nom de la maladie qui l'a emporté ; on y inscrit aussi s'il a reçu les derniers sacrements, s'il est mort en bon chrétien et on demande des prières pour le repos de son âme.

Près d'Elandslaagte, les Boers s'emparèrent d'un train anglais chargé de spiritueux. Les pauvres gens, habitués à tant de privations ne purent s'empêcher de fêter la prise avec la prise elle-même et ils exagérèrent sans doute un peu leur joie imprudente car ils ne tardèrent pas à s'endormir du sommeil de Noé. Sur ces entrefaites, apparut une troupe anglaise qui eut facilement raison de gens endormis et, pour une fois, remporta la victoire. Mais à leur tour, les vainqueurs ne purent résister à la tentation satanique et se mirent à puiser dans les tonneaux entamés. Un peu plus, un peu moins, n'est-ce pas ? — Fâcheux élixir, les Anglais ne tardèrent pas non plus à s'assoupir. Une troupe boer vint à passer et remporta une finale victoire, car les barriques étaient vides. Sans cela l'histoire se déroulerait encore.

On venait souvent demander de l'argent à François de Sales, sous forme d'emprunt, et on ne lui rendait guère.

Un jour, un individu vint le supplier de lui prêter vingt écus en lui offrant un reçu, avec promesse de payer à une certaine date.

François de Sales, raconte son biographe, alla quérir dix écus, et, revenu, dit à cet homme :

— J'ai trouvé un expédient qui nous fera aujourd'hui gagner dix écus, si vous voulez me croire.

— Monseigneur, que faudrait-il faire ?

— Nous n'avons, vous et moi, qu'à ouvrir la main, cela n'est pas bien difficile. Tenez, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt, vous gagnez ces dix-là, et moi, je tiendrai les dix autres pour gagnés, si vous m'exemptez de vous les prêter.

Le gant n'a pas toujours été un objet de luxe. Il fut un temps où c'eût été commettre une grande inconvenance que d'entrer ganté dans une église ou de rester ganté devant un supérieur.

Sous Louis XIV, personne n'eût eu la hardiesse d'entrer les mains couvertes de gants dans les scurries royales.

Le gant, à cette époque, n'était guère porté que par les hommes, et encore faisait-il partie de la tenue de campagne. Les dames ne connaissaient que la mitaine.

Les choses ont bien changé. Aujourd'hui, le gant est une partie du vêtement inséparable de l'habillement élégant.

Mais, pendant longtemps, la coupe et la qualité de la peau marquaient seules la richesse du gant. Voilà que maintenant le gant commence à servir de prétexte à des fantaisies luxueuses.

C'est principalement des boutons que la mode s'est emparée. On est allé jusqu'à confectionner des gants garnis de boutons en diamants. Une dame du monde porte, dans les soirées, une paire de gants dont les boutons ont coûté la bagatelle de dix mille francs.

La bijouterie a trouvé là un nouveau débouché, qui promet d'être très fructueux, si ce genre se développe.

Un amusement de société fort en vogue au siècle dernier s'appelait le "jeu des bateaux." Cela consiste à répondre à la question : "Si vous étiez dans un bateau, avec tel ou tel de vos amis, et si, le bateau venait à couler, vous ne pouviez sauver que l'une de

ces personnes, laquelle sauveriez-vous ?" La question était souvent embarrassante et il fallait de l'esprit pour s'en tirer.

Un jour, Mme de Statel dit à Talleyrand :

"Vous m'assurez que vous m'aimiez, mais vous me préféreriez Mme de Flahault. Avouez que si vous, elle et moi, nous étions seuls dans un bateau en péril, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver ?" — L'évêque, pris de court, resta muet ; puis tout d'un coup, se resaisissant, répliqua. "Mais, madame, vous avez l'air de savoir mieux nager !"

La comtesse Amélia de Bouffiers fit une très jolie réponse. Comme on lui donnait pour compagne sa mère, qui ne s'en était jamais occupée, et sa belle mère qui l'aimait tendrement et qu'elle adorait, elle répondit : "Je sauverais ma mère mais je me noierais avec ma belle-mère."

Une plaisante anecdote que nous empruntons au correspondant parisien du *Courrier de Bruxelles* :

Je vous ai quelquefois parlé de l'ignorance religieuse de M. Thiers ; je me rappelle même vous avoir dit qu'il ne savait pas faire le signe de la croix. La preuve voici une historiette rétrospective qui vient de m'être contée.

Aux prières qui eurent lieu à la chapelle du château de Versailles, pour la reprise des travaux de l'assemblée, M. le président de la république a été reçu avec tous les honneurs dus à sa situation. Un ecclésiastique se tenait à l'entrée de l'église, et quand M. Thiers est arrivé, il lui a offert l'eau bénite, en lui présentant un goupillon. Au lieu de se mouiller les doigts, monsieur le président a saisi l'instrument et s'est mis à asperger de droite et de gauche en décrivant des signes de croix comme en présence d'un catafalque.

Après avoir ainsi officié, M. Thiers s'est tourné vers la personne qui venait derrière lui, c'était M. Grévy, à qui il a remis le goupillon. M. Grévy, plus étranger encore que M. Thiers aux usages de l'église, mais ne voulant rien refuser au chef de l'Etat, s'est trouvé fort embarrassé quand il s'est vu cette pièce en main. Il a suivi le président de la République, qui s'avancait vers sa place, et ne sachant que faire du goupillon, un peu confus de le posséder, il l'a discrètement déposé sous sa chaise, où le sacristain en peine l'a retrouvé le lendemain.

Les Chinoises de bonne famille sont fiancées dès leur plus jeune âge.

Le projet de mariage est arrêté dans tous ses détails entre le père de la petite fille et celui du garçon, telle une affaire à terme ordinaire. Convenances familiales, considérations de fortune, tout entre en jeu sauf l'amour qui jamais n'aura son mot à dire. Et du jour où les fiançailles sont ainsi fixées, la fiancée reste inexorablement cachée, elle ne doit pas, jusqu'au soir des noces, être seulement aperçue du fiancé.

On juge la place modeste que donne à la femme cette vie de recluse.

Un seul jour, cependant, quand elle échange la demeure paternelle pour celle de l'époux, la jeune femme attire sur elle l'attention, le respect de tous. C'est un triomphe ! mais quel triomphe !

Cachée dans une chaise à porteurs, que la pourpre et de rouges guirlandes ornent à profusion, la vierge reçoit les hommages des passants.

Tous s'arrêtent et s'inclinent sur son passage. Elle prend le pas sur les mandarins du plus haut rang, les mandarins au bouton de cristal.

Respect éphémère, qui évoque à nos yeux celui que nous rendons au convoi funèbre qui passe. Plus jamais, en effet, la femme qui en a été l'objet ne connaîtra ces marques de déférence. La veuve qui se remarie en est jugée indigne.

"On ne monte pas deux fois dans la chaise rouge, chante le dicton populaire.

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Colerettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat & Fur Store 27 et 29 St-Laurent

LIBRAIRIE FAUCHILLE 1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

Almanachs! Almanachs! Almanachs! Viennent de paraître les almanachs suivants pour 1902, au prix de 15 cents chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes, par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, des Cocottes, de l'Armée Française, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse Française, des Devinettes pour rire, des Gasconades, de la Bonne Aventure. Vermont et Dupont, à 50 cents.

Aussi les Almanachs de la Grande Vie, des Femmes Galantes, de la Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie d'après nature. Pour paraître le 1er décembre, les Almanachs Hachette, du Drapeau, Vermont et Dupont. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER BEAUDRY & BROWN INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ EN UNE BOUTEILLE D'ESSAI À \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr. E.-H. KLINE, Ld., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA. Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m. Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 8.45 p.m. Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal. Départ de Montréal, 7.45 p.m. Arrivée à Springfield, 7.25 a.m. Départ de Springfield, 8.10 p.m. Arrivée à Montréal, 8.15 a.m. PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc. *Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement. V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Good, Chambre 41, Edifice Ball et Troworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard, A.-J. Brunelle, Ludlow. Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste. W.-F. EGG. City Passenger Agent. Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

SON OMBRE SEULE Un homme prévenu en vaut dix. Le rhume est l'imprévu, mais l'ombre seule du Baume Rhumal le fait fuir. —D'après le Statist de Londres, la France possède en Angleterre des capitaux qui se chiffrent à \$400,000,000.

BOUTONS SUR LA FIGURE Le sang impur est la cause de ces boutons qui convrent si désagréablement la figure; un bon traitement avec les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard les fait disparaître. —Un Parisien mange en moyenne 40 livres de pommes de terre par an; un Londonien, 170.

SANS DISTINCTION Toutes les affections des organes de la respiration sont rapidement guéries par l'emploi du Baume Rhumal.

—On croit enfin avoir trouvé le secret de la reproduction des éponges. Ces zoophytes, contenant dans une même unité les deux principes mâle et femelle, émettaient des œufs dont naîtraient des éponges tout en mouvement, jusqu'à ce qu'elles se soient attachées à quelque rocher pour mieux se développer.

L'IMPORTANCE DU SANG PUR Dans sa course à travers le corps, le sang nourrit les organes et en même temps il les nettoie. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard rendent le sang pur et vigoureux, et propre à accomplir ses deux fonctions.

—Une seule locomotive, traînant à sa suite cent chars chargés de fret, voilà qui n'est pas banal et d'occurrence journalière. Cependant, ce tour de force a été accompli par une des locomotives de la compagnie du Grand Tronc la semaine dernière.

LA GRIPPE La grippe fait beaucoup de victimes chaque année, mais non pas chez ceux qui emploient le Baume Rhumal.

—Les cercles peuvent faire beaucoup pour l'amélioration du bétail par l'achat de bons reproducteurs. Ils peuvent les vendre par encan, sous certaines conditions à remplir par l'acquéreur.

INTERET GENERAL L'intérêt général, c'est la santé de chaque individu et de la communauté prise dans son ensemble. La plupart des maladies dont nous souffrons ont pour cause la faiblesse et l'altération du sang. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard rendent au sang sa force et sa pureté.

—Cultivateurs, laissez les rayons du soleil parvenir dans tous les coins de votre maison et de vos étables. Leur présence purifie et vivifie toutes choses.

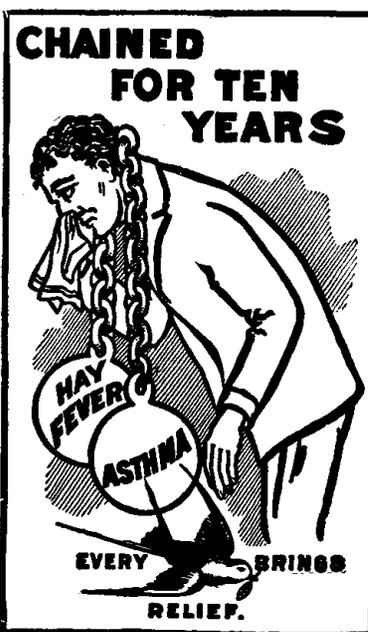
Asile du Bon Pasteur, Québec, ce 3 octobre, 1900. Messieurs.—Plusieurs de nos sœurs souffrant d'anémie ou de dyspepsie ont fait usage de votre VIN DES CARMES, et je suis heureuse de vous dire qu'elles en ont obtenu les plus bienfaisants résultats. Votre très humble, St MARIE DE ST-FRS-REGIS, Surveillante de saint V.

Trente ans de Succès GUERISON CERTAINE en 2 heures sans Coliques ni Nausées sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du VER SOLITAIRE par les CAPSULES L. KIRN à l'extract étherisé de FOUGERE Mâle Pure sans Calomel. M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature. PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

ASTHME GUERI GRATUITEMENT

'L'Asthmalene' donne un soulagement instantané et opere une guérison radicale dans tous les cas

ENVOYEE ABSOLUMENT GRATIS SUR RECEPTION D'UNE CARTE POSTALE—Ecrivez vos noms et adresse lisiblement



Il n'y a rien comme l'Asthmalene. Elle donne un soulagement instantané, même dans les cas les plus graves. Elle guérit quand tout le reste échoue. Le Rév. C.-F. WELLS, de Villa Ridge, Ill., dit: 'Votre bouteille échantillon d'Asthmalene a été reçue en bonne condition. Je ne saurais vous dire combien je me sens reconnaissant du bien que j'en ai obtenu. J'étais esclave, enchaîné par un terrible mal de gorge et l'asthme depuis dix ans. Je désespérais de pouvoir obtenir ma guérison. Je vis votre annonce pour du remède pour cette terrible et torturante maladie, l'asthme, et je croyais que vous vous vantiez, mais je résolus de l'essayer. A mon étonnement, l'essai agit comme un charme. Envoyez-moi une bouteille pleine grandeur.'

REV. DR MORRIS WECHSLER Rabin de la Cong. Bnai Israel, New-York, 3 janvier, 1901. Dr Taft Bros., Medicine Co., Messieurs,

Votre 'Asthmalene' est un excellent remède pour l'asthme et pour la Fièvre des Foies, et sa composition fait disparaître tous les maux que se rattachent à l'asthme. Son succès est étonnant et merveilleux.

Après l'avoir fait soigneusement analyser, nous pouvons certifier que l'Asthmalene ne contient ni opium, ni morphine, ni chloroforme ou éther. Très sincèrement à vous, REV. DR MORRIS WECHSLER, Dr Taft Bros., Medecine Co.

Messieurs, Avon Spring, N.-Y., 1er février 1901. J'écris ce témoignage sous la conscience de mon devoir, ayant éprouvé les merveilleux effets de votre Asthmalene pour la guérison de l'Asthme. Mon épouse fut affectée de l'asthme spasmodique pendant les derniers 12 ans. Ayant épuisé ma propre capacité, de même que celle de plusieurs autres, j'eus la bonne fortune de voir votre enseigne sur vos vitrines, sur la 130ème rue, New-York. Je me procurai immédiatement une bouteille d'asthmalene. Mon épouse commença à en prendre vers le 1er novembre, à peu près. Je constatai bientôt une amélioration radicale. Après en avoir employé une bouteille, son asthme était disparu et elle est entièrement débarrassée de tous symptômes. Je sens que je puis recommander ce remède avec force à tous ceux qui sont affligés de cette cruelle maladie. A vous respectueusement, O.-D. PHELPS, M.D.

Dr Taft Bros., Medecine Co. 5 février 1901. Messieurs, Je souffrais de l'Asthme depuis 22 ans. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais ils ont tous échoué. Je vis par hasard votre annonce et je commençai par avoir une bouteille échantillon. J'y trouvai un soulagement immédiat. J'ai depuis acheté une bouteille pleine grandeur, et je suis à jamais reconnaissant. J'ai une famille de quatre enfants et pendant six ans je fus incapable de travailler. Je jouis maintenant de la plus florissante santé et je fais des affaires tous les jours. Vous pourrez vous servir de ce témoignage comme bon vous semblera. Adresse de ma maison, 235 rue Rivington. S. RAPHAEL, 67, 129ème rue Est, Cité de New-York.

Bouteille échantillon envoyée absolument gratis sur réception de carte postale Ne tardez pas. Ecrivez immédiatement, adressant DR TAFT BROS., MEDICINE CO., 79, 130ème rue Est, Cité de New-York. VENDUE PAR TOUS LES PHARMACIENS



Madame l'amphytrion.—Qui aime le foin d'artichaut?... à qui dois-je le donner? Toto.—A monsieur Lidio!... à monsieur Lidio!... Madame.—!!! Toto.—Tu dis toujours qu'il est bête à manger du foin!...

PALAIS-ROYAL

Il devient banal, vraiment, de constater chaque semaine que le Palais-Royal remporte un nouveau succès. On se dit, en voyant une pièce nouvelle : "Après celle-là, il faudra tirer l'échelle, on ne peut rien produire de plus amusant, de plus drôle, de plus spirituel !" Erreur. La pièce suivante vient infirmer le jugement porté par les spectateurs.

Le contrôleur des wigons-lits—supérieurement joué, soit dit en passant—a attiré la foule, et *Le cabinet Piperlin*, qui tient l'affiche cette semaine, a le don de faire presque oublier les pièces précédemment jouées.

Le Palais-Royal est en train de faire fortune. On s'arrache les places, le mercredi surtout, jour de gala, il est impossible même de satisfaire ceux qui prennent leurs places en location, soit au guichet soit par téléphone. Mercredi dernier, des personnages très distingués, accompagnés de dames, n'ont pu avoir accès dans la salle, et leur déception est grandement partagée par la direction, qui pourtant n'y peut rien. Pour éviter, dans la mesure du possible, le retour de ces accidents trop souvent répétés, on nous informe que la direction du Palais-Royal a décidé d'élever un peu les prix des places le mercredi. Elle compte que cette mesure qui lui a été suggérée par les habitués de ce jour, lui permettra de réserver plus de place au groupe élégant des mercredis, sans pour cela choquer les spectateurs pour qui la représentation du lundi ou du samedi est indifférente. Ceux-là y vont pour la pièce uniquement, sans se soucier de ceux qui, dans la salle, partagent leur plaisir.

Un avis maintenant. Bien des personnes reculent devant l'offre d'une place de galerie lorsque tous les autres sièges sont pris. Ces personnes ne connaissent évidemment pas ces places, qui sont très bonnes et toujours occupées par des spectateurs fort paisibles et d'une tenue irréprochable.

Une autre invention américaine encore plus récente, le téléphone, emploie aujourd'hui 772,989 milles de fils électriques, mettant en communication 465,180 stations et répondant à 1,231,000,000 d'appels par an.

Un moyen de se débarrasser de l'anarchie proposé par le *Charivari* :

Les anarchistes de tous pays seront conduits à Londres. Les Anglais, commençant à manquer d'hommes, en feront aussitôt des régiments pour aller combattre les Boers.

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédions ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

Infants Wardrobe Co.
NEW-YORK

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

"LE ROI DE ROME"

On a monté, au Théâtre National Français, pour la semaine commençant le 2 décembre, un grand drame historique qui fera sensation : "Le Roi de Rome," histoire de la vie intime de l'Aiglon, en Autriche, en compagnie du vieux soldat Michel Lambert et de la fille adoptive de ce dernier, Jeanne.

Parmi les personnages de la pièce il y a, à part Napoléon Ier, le duc de Reichstadt, l'archiduc Charles et le prince Murat, toute une pléiade de héros : les généraux Junot, Desaix; Lefebvre, Berthier, Davoust, Rostand, etc, que l'on verra dans leurs brillants costumes et dont la ressemblance sera frappante.

L'action, d'un intérêt palpitant, se déroule au milieu de très riches tableaux : le palais des Tuileries, en 1811 ; l'auberge de l'Aigle Noir, en 1828 ; le palais de Schoenbrunn, le rond-point d'une forêt de Vienne. Il faut aussi signaler le rêve du duc de Reichstadt (la mort de Napoléon), la mort de l'Aiglon et la superbe apothéose finale (la joie éternelle).

M. Cazeneuve jouera le rôle de Napoléon—un Napoléon sentimental—, et sera secondé par MM. Palmiéri, Filion, Petitjean, Hamel, Godeau, Julien Daoust, Soulier, Leurs, Villeraie, Bouzelli, Mlle Verteuil, la petite Eugénie, Mme Chapdelaine, Mlles Rhéa et Brémont.

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

Je suis un vrai Français qui, sans peine, s'exprime Pour égayer l'esprit, enivrer le cerveau, Remplir les cœurs d'amour, inspirer une rime Au poète rêveur assis sur le coteau.

Pour l'orge et le houblon; des rivaux qu'on estime, En de certains pays (est-ce crainte de l'eau ?), Je n'ai que du mépris, car parmi tous je prime Et pour ce que je donne on frète maint vaisseau.

J'aime passionnément notre blonde Champagne ; La Côte-d'Or me plaît, quand sa verte campagne Brille sous les reflets du soleil bourguignon.

Venez me voir encore où coule la Gironde, Sous le pampre, venez sautiller à la ronde. Belles, réjouissons-nous, et chassons le guignon.

LOGOGRIFFE

L'Olympe est mon séjour ; mais, oh ! fatalité, Otant un pied je suis double de l'unité.

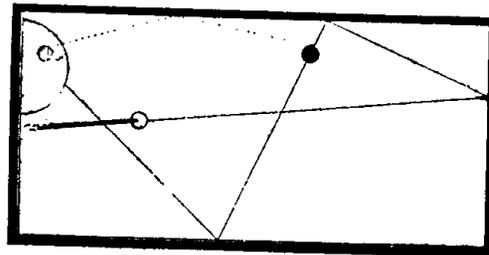
Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 916

Comble.—Le Comble de l'Hospitalité, c'est de coucher son hôte sur son testament.

Charade.—Ana-Thème.

Enigme.—Hameçon,

BILLARD



Coup de 3 bandes donnant la série ; mais si les joueurs veulent bien le réussir, il faut l'étudier sérieusement et avec attention, car ce n'est pas commode ni facile de toucher 2 bandes avant de toucher la bille No 2 et caramboler ensuite avec précision.

Votre bille un peu haut à gauche et visez, comme l'indique le dessin, à la petite bande du haut du billard ; la bille 2 sera prise par derrière et, en jouant un peu fort, vous aurez la réunion.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des impudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. J'en ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la riposte et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.



—Quelqu'un qui avait du temps à perdre a calculé que les paupières d'un homme s'ouvrent et se ferment environ 4,000,000 de fois dans le cours d'une seule année de son existence.

—Jean Martel, dont tout le monde a entendu parler, avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'il fit baptiser son dernier enfant. Ce dernier-né qui était le vingt-neuvième avait un neveu qui avait quarante-cinq ans de plus que lui.

—C'est en 1844 que fut inaugurée, aux Etats-Unis, la première ligne télégraphique. A l'aurore du nouveau siècle, il y a 904,633 milles de fils télégraphiques, et il se transmet 71,393,150 dépêches par an.

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tel. Bell Est, 1736

Bureau privé, Tél. Est, 2017

GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 570

Semaine du 2 Décembre :—

"LE ROI DE ROME," Drame Militaire

"L'AIGLON"

PAUL CAZENEUVE dans Napoléon

Matinée tous les jours à 2-15.

Tous les soirs à 8.15

Prix Soirées, - 10, 20, 30 et 40 cents. Loges, - - 50 et 75 cents

Prix Matinées, - 10, 15 et 25 cents. Loges, - - - 50 cents

Semaine Prochaine : "LE TRAPPEUR"

THEATRE du PALAIS-ROYAL

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

O. BASTIEN, Directeur

Tel. Bell Est 2067

R. HARMANT, Dir. Artistique

Semaine du 2 Décembre :

Par la Fenêtre,

Comédie en un acte de G. Feydeau.

Le Cabinet Piperlin,

Comédie en trois actes de Raymond et Burani

PRIX DES PLACES, - 15, 25 et 40 cents. LOGES, - 50 cents

MATINÉE TOUS LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS A 2 HEURES

Matinées, - 10, 15 et 20 cents. - Loges, - 30 cents

A l'étude :

OPERA COMIQUE 1861 rue STE-CATHERINE

COIN CADIEUX

TELEPHONE, EST 1395

Semaine du 2 Décembre Le COEUR et la MAIN Opéra Comique en 3 actes

TOUS LES SOIRS A 8 HRS. - - - - - MATINÉE LE SAMEDI A 2 HRS

REDUCTION dans les PRIX DES PLACES—Soirées : 20, 35c, 40c, 50c et Loges 75c

Matinées : 20c, 35c, 50c et Loges 75c.

Jeudi, le 5, Soirée de Gala.

A l'étude : Miss HELYETT et Le VOYAGE de SUSETTE

Conseils des Médecins Spécialistes

— DES —

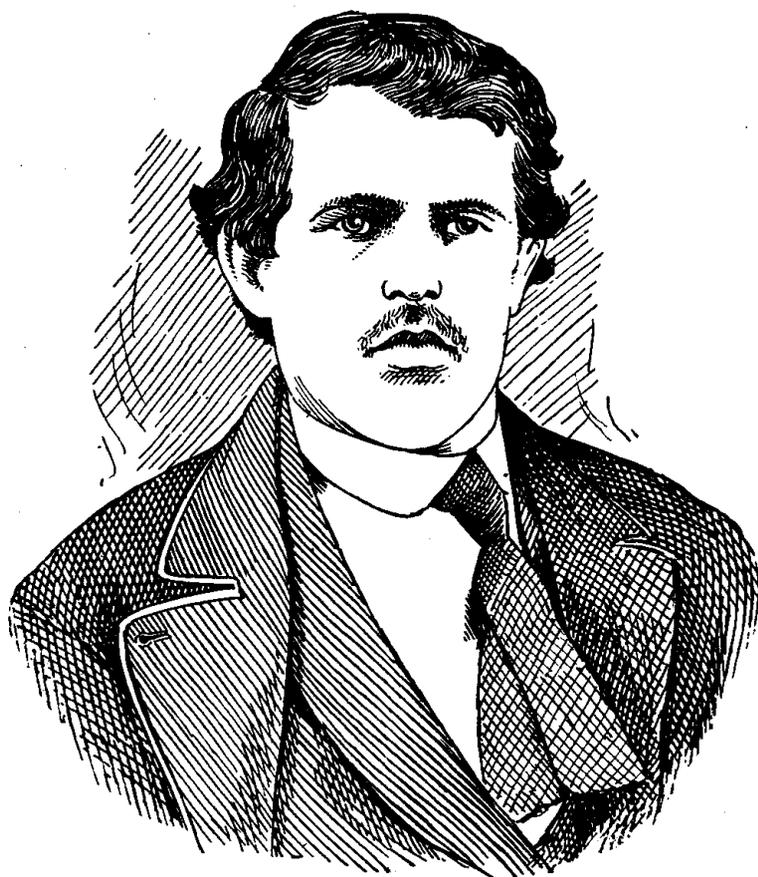
PILULES DE LONGUE VIE

du Chimiste BONARD

Aux Personnes qui Souffrent de Maux de Tête,
Crampes dans l'Estomac et Dyspepsie

LES Médecins Spécialistes des PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard, conseillent aux personnes qui souffrent de maux de tête, douleurs dans l'estomac et de dyspepsie, de prendre après chaque repas la moitié d'un verre d'eau bouillante dans lequel ils ajouteront gros comme une fève de soda à pâte. Prenez cette eau par petites cuillerées jusqu'à ce qu'elle soit assez refroidie pour la boire par gorgées. Elles prendront aussi en même temps, après les repas, deux PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard; elles sont souveraines pour la dyspepsie, et en la guérissant, elles soulageront bien vite ces symptômes qui l'accompagnent.

Il faut de la patience et de la persévérance aux personnes qui commencent ce traitement, car la dyspepsie est une maladie parfois assez longue et difficile à guérir, surtout lorsqu'elle dure depuis longtemps, et une maladie qui dure depuis des mois et des années ne peut pas être guérie par un traitement de quelques semaines.



“MESSIEURS LES MÉDECINS SPÉCIALISTES :

“No 958 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL.

“Je vous demande pardon d'avoir ainsi retardé à vous écrire, mais j'attendais afin de voir si j'étais guéri pour tout de bon. Aujourd'hui j'ai le plaisir de vous apprendre que je suis en parfaite santé. Comme vous le savez, j'ai souffert pendant six longs mois — six siècles je devrais dire — avant de prendre vos Pilules de Longue Vie, de violents maux de tête, battement de cœur. La dyspepsie était la cause de toutes ces douleurs. J'étais obligé de me priver de manger, et encore, le peu que je prenais me causait des douleurs sans nom, et j'avais des crampes dans l'estomac qui me faisaient horriblement souffrir.

“Ayant vu sur un journal de Montréal le témoignage d'un homme qui avait souffert comme moi et qui s'était guéri en prenant 12 boîtes de Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, je résolus d'en faire l'essai. Je commençai à en prendre et en même temps je vous écris. Huit jours après que j'eus pris les Pilules de Longue Vie, j'eus du soulagement tous les jours jusqu'à ce que j'en eusse pris neuf boîtes. J'ai suivi tous les conseils que vous m'avez donnés gratuitement et aujourd'hui je n'ai plus de douleurs, j'ai bon appétit, je mange ce que je veux et mes vivres ne me fatiguent pas. Avant de prendre vos Pilules, je m'étais fait soigner par des médecins qui m'avaient donné beaucoup de remèdes et ne m'avaient fait aucun bien. Je vous remercie mille fois et je vous permets de publier mon témoignage avec mon portrait afin que tous ceux qui auraient le malheur de souffrir comme moi, sachent à qui s'adresser pour avoir le bonheur que j'ai eu en vous consultant et en prenant vos remèdes. Encore une fois merci, et je reste, pour la vie, votre dévoué serviteur qui ne vous oubliera jamais.

“PIERRE AUBIN,

“Vernier, Ont.”

Vous qui souffrez, ne désespérez pas — il y a de l'espoir pour vous. Prenez les PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard, qui ont opéré tant de guérisons et en opèrent encore tous les jours. Même si vous croyez votre cas désespéré, nous vous demandons de faire l'essai de ces Pilules si en renom, et aussi en même temps de consulter les Médecins Spécialistes. Combien de personnes sont venues à nous sans espoir et après quelques jours de traitement et en prenant régulièrement nos Pilules, nous ont écrit qu'elles étaient en bonne voie de guérison.

Essai Gratuit.

Nous sommes tellement convaincus de l'efficacité de nos Pilules de Longue Vie, du Chimiste Bonard, que nous offrons un échantillon afin que vous puissiez constater, par vous-même, les merveilleuses propriétés curatives de ce remède. Un grand nombre de personnes ont obtenu du soulagement seulement après en avoir pris un échantillon.

Les personnes de Montréal et des alentours sont cordialement invitées à venir voir nos Médecins Spécialistes à leurs Salons de consultations au No 367 RUE ST-DENIS, MONTREAL, de 1 heure à 3 heures et de 6 heures à 8 30 heures p.m. Ces consultations sont gratuites pour tout le monde. N'hésitez pas si vous souffrez, allez les voir dès aujourd'hui.

Les personnes qui demeurent trop loin pour les consulter personnellement devront écrire une description complète de leur maladie au bureau principal, No 958 RUE ST-DENIS, MONTREAL. Ces consultations par lettres sont absolument gratuites et tenues strictement confidentielles.

Les véritables PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard, sont en vente partout. Sur réception du prix, 50c pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes, nous les envoyons franco dans toutes les parties du monde.

Compagnie Médicale Franco-Coloniale, No 958 RUE SAINT-DENIS,
MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

J. = C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, Edifice de la Presse



Le Celebre Prof. COLLINS
Médecin Anglais et Gradué a la Grande Université New York, N. Y.

Maigrissez-vous?
Etes-vous constipé?
Y a-t-il des nausées?
Avez-vous le rhume?
Toussez-vous la nuit?
Votre nez est-il obstrué?
Y a-t-il des vomissements?
Votre voix est-elle enrouée?
Vous sentez-vous souffrant?
Etes-vous nerveux et faible?
Perdez-vous le sens du goût?
Votre vue est-elle obscurcie?
Avez-vous des maux de tête?
Y a-t-il une douleur au front?
Avez-vous des renvois de gaz?
Votre langue est-elle chargée?
La peau est-elle pâle et sèche?
Avez-vous des éblouissements?
Vous fatiguez-vous facilement?
Etes-vous de mauvais humeur?
Le regard est-il morne et effaré?
La gorge est-elle sèche le matin?
L'urine est-elle noire et épaisse?
Le nez dérange-t-il et brûle-t-il?
Crachez-vous de la matière jaune?
Avez-vous de l'écume à la bouche?
Avez-vous quelquefois la diarrhée?
Avez-vous des frissons dans le dos?
Un dépôt se forme-t-il dans l'urine?
Avez-vous des palpitations de coeur?
Avez-vous une douleur dans le côté?
Epreuvez-vous des douleurs partout?
Vos mains et vos pieds sont-ils enflés?
Votre toux est-elle courte et saccadée?
Souffrez-vous de douleurs aux tempes?
Sentez-vous que vous vous affaiblissez?
Vous sentez-vous gonflé après manger?
Avez-vous des douleurs après les repas?
Sentez-vous une douleur aux omoplates?
Y a-t-il des boursoufflures sous les yeux?
Y a-t-il un mauvais goût dans la bouche?
Y a-t-il des crachats dans la gorge?
Epreuvez-vous un cratouillement au palais?
Avez-vous des dérangements après les repas?
Les jambes vous semblent-elles trop lourdes?
Sentez-vous une douleur à la chute des reins?
Toussez-vous jusqu'à ne plus pouvoir respirer?
Après avoir mangé, vous sentez-vous oppressé?
Sentez-vous des douleurs dans les articulations?

étant reconnu pour être un des plus célèbres médecins existants, garantit guérir les Maladies des Organes Génitaux chez l'homme et la femme, Maladies Secrètes, Rhumatismes, Catarrhe, Maux de Poitrine, a' Estomac, du Sang et de la Peau.

Si vous souffrez de quelques symptômes mentionnés sur la liste que nous vous donnons, il vous suffira de répondre OUI ou NON aux questions, et en nous les retournant, le Prof. Collins, se basant sur sa science et son expérience acquise durant ses longues années de pratique, fera un diagnostic très complet de votre cas, vous indiquant les moyens par lesquels vous parviendrez à vous guérir.

Rappelez-vous que si vous souffrez de quelques symptômes ainsi mentionnés, votre sang est empoisonné et rempli de matières vicieuses, et ce n'est qu'en adoptant le PURIFICATEUR du PROF. COLLINS que vous obtiendrez votre guérison. Son traitement est strictement scientifique et une absolue discrétion est conservée.

Le Prof. Collins a fait un travail tout spécial en guérissant par correspondance. Son succès a été prouvé par des milliers de témoignages de guérisons reçus, parmi lesquels, nous vous citerons les suivants:

Cher Docteur Collins:
Après avoir souffert de tous les symptômes de la débilité nerveuse, je suis heureux de vous apprendre que je me sens parfaitement guéri. Je me sentais très malade, mais votre traitement m'a le plus aidé. J'ai repris mes forces vitales que j'avais perdues. Mes douleurs qui m'accablaient par tout le corps sont disparues complètement, et je me sens si bien que je ne saurais trop vous en remercier, vous souhaitant le même succès vis-à-vis ceux qui s'adresseront à vous.
Avec les plus sincères remerciements, je demeure,
Votre dévoué,
William Bengler,
Tenon, Minn.
12 Sept. 1901.

Mon cher Professeur Collins:
Je ne saurais trop vous remercier de vos soins. Mon Catarrhe est complètement guéri, et je me sens tout-à-fait bien. Mon estomac digère bien, je repose bien, et je me sens joyeuse. Ma tête est soulagée et je suis débarrassée de cette mucoosité qui m'empoisonnait. Mon teint est revenu et je me sens rajeunie de quinze ans.
Je vous tiendrai au courant de mon état, afin de m'adresser de nouveau à vous au besoin.
Mm. M. L. Boucher,
244 W. 52ième St., New York.

Cher Docteur Collins:
Après avoir été traité pendant tant d'années par un grand nombre de médecins, je n'ai pu trouver de soulagement que dans votre traitement. Je ne saurais trop vous en remercier, car vous m'avez sauvé la vie. Je me sens bien de l'estomac et des intestins et les douleurs que je ressentais dans le corps sont disparues. Je n'ai plus de ces boutons à la figure, causés sans doute par la mauvaise condition du sang. Je puis prendre des marches prolongées et je me sens renforcé, de jour en jour.
J'ai terminé mon second traitement, mais veuillez m'en faire parvenir un troisième, afin de m'assurer dans ma guérison. Avec reconnaissance, je demeure,
Mlle. L. Gauthier,
15 Sept. 1901.
4 Union Park, Boston, Mass.

Cher Professeur Collins:
Je suis heureux de vous apprendre qu'après avoir terminé votre second cours de traitement, je me suis senti guéri. Je me sens renforcé, plein de courage et de vie. Je puis vaquer à mes occupations et les douleurs que je ressentais dans tous les membres sont disparues. Mon système autrefois nerveux se sent ramené, et je repose facilement. Si ces quelques lignes de reconnaissance peuvent vous aider dans votre noble travail, je vous permets de les publier pour le bien des amis souffrants. Je certifierai que le Purificateur du Professeur Collins m'a ramené à la santé et qu'il ne peut avoir son égal.
Eugene Filbert,
9 Sept. 1901.
395 7th Ave., New York.

GATISME



—C'est ce farceur-là qui avait une tante gravement malade. Eh bien ! mon ami, comment va-t-elle, votre tante ?
—Mais, mon capitaine, elle est guérie !
—Alle est guérie ?... Vous ferez 8 jours pour avoir voulu me faire croire qu'une tante est une guérite.

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste
539 RUE ST-DENIS
Tel Bell: E. 122
Bures de Bureau: de 9 à 10 heures

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
REPUBLIQUE FRANÇAISE
MARSEILLE - ANTIENNE
PARIS 1900
LAPRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 643

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Tous les médicaments nécessaires pour la guérison seront expédiés par Express dans toutes les parties des Etats-Unis, du Mexique et du Canada.
HEURES DE CONSULTATION — Tous les jours de 10 h. à 1 h., de 2 h. à 5 h)
Tous les soirs de 7 h. à 8 h. Le Dimanche de 10 h. à 1 h.
Prof. COLLINS, New York Medical Institute,
140 Ouest 34e rue, NEW YORK.

Bovril
Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

ROBUR QUI REND ROBUSTE
Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
Depot: Pharmacie C. Beaupre, 3197 Rachel
LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format. des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen. 6 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candé
Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe l'Érythème, Rougeurs, Rides précoces, Rongeurs, Boutons, Efflorescences, etc. — A l'usage du visage clair et uni. — A l'usage pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDE, Paris

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIEME PARTIE

LE FILS

—Que Dieu soit béni ! s'écria le magistrat. Mais surtout pas d'imprudences !

—Oh ! soyez tranquille, père... Le comte veille sur moi, et j'obéis au comte...

* * *

Le lendemain samedi, un peu après midi, les élèves de Mme Dubief quittaient le réfectoire, avec des cris joyeux et se disposaient à aller prendre dans le jardin la récréation bruyante et turbulente qui suit chaque repas.

Mme Dubief, entourée de ses sous-maîtresses, regardait défilier les pensionnaires, grandes et petites, qui toutes lui faisaient en passant une de ces belles révérences classiques dont les couvents et les pensionnats gardent le secret, et qu'il faut se hâter d'oublier en entrant dans le monde.

Simone, à deux pas du groupe, attendait Mme Dubief qui avait quelques ordres à lui donner.

Lorsque le défilé fut fini, elle s'approcha de la directrice.

—Vous avez à me parler, madame ?... lui demanda-t-elle.

—Oui, mon enfant... D'abord j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre...

—Une bonne nouvelle !... s'écria Simone. Il s'agit de ma protectrice, n'est-ce pas, madame ?

—Précisément... J'ai reçu une lettre de M. Bressolles... Il m'apprend que Marie va beaucoup mieux. Il ajoute qu'elle est au moment de se marier...

—Se marier... répéta Simone, avec une stupeur manifeste.

—Sans doute... On croirait que cela vous surprend...

—C'est qu'en effet cela me surprend beaucoup, madame... murmura la jeune fille.

—Pourquoi donc ?

—Parce que, lorsque j'ai vu Mlle Marie, il y a quelques jours, elle était bien souffrante et même bien malade.

—En quelques jours, mon enfant, la science médicale obtient souvent de grands résultats. Vous en jugerez d'ailleurs par vos propres yeux... M. Bressolles me dit que Marie désire vous voir et me charge de vous en faire part... Je vous laisse donc la libre disposition de votre journée de demain tout entière.

—Merci, madame...

Simone reçut ensuite différentes instructions de Mme Dubief relatives au service de la lingerie, et regagna son second étage.

—Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait-elle. Il est question du mariage de Mlle Bressolles avec un autre que M. Albert de Gibray, car la lettre du comte Yvan Smoiloff, arrivée hier soir, me prouve jusqu'à l'évidence qu'il ne s'agit point de M. Albert... Pauvres enfants, ce serait leur mort à tous les deux ! Demain arrivera vite, et demain je saurai ce qui se passe.

A la minute précise où Simone s'éloignait de Mme Dubief, un coup de cloche retentissait à la porte de la rue.

La femme du concierge, seule en ce moment dans la loge, se trouva en face de deux hommes qui la saluèrent avec politesse.

—Que désirez-vous, messieurs ? leur demanda-t-elle.

—Parler à madame la directrice de ce pensionnat... répondit l'un des visiteurs.

Tous deux étaient des gens ayant dépassé la cinquantaine, décentement et proprement vêtus mais sans la moindre élégance, chapeaux hors d'âge et souliers lacés, portant sous le bras des serviettes d'avocat bourrées de papiers ; bref, sentant d'une lieue l'employé, ce type dont l'empreinte indélébile est si facilement reconnaissable.

—Entrez, messieurs... répliqua la femme du concierge, Je vais prévenir Mme Dubief qu'on désire la voir... Veuillez m'attendre un instant, je reviendrai dans deux minutes...

XXXVII

La concierge courut trouver Mme Dubief.

Celle-ci était toujours à la même place, surveillant de loin les élèves et les sous-maîtresses.

—Que voulez-vous, Justine ? demanda-t-elle.

—Madame, il y a deux personnes qui désirent vous parler.

—Deux dames ?

—Non, deux messieurs...

—Conduisez-les dans mon cabinet... J'y vais...

Peu d'instant après les visiteurs étaient introduits près de l'institutrice.

—Pardonnez-nous, madame, de vous déranger... fit l'un d'eux avec un sourire jovial, nous réclamons toute votre indulgence, car notre ministère nous condamne à l'importunité.

—De quoi s'agit-il donc, messieurs ?...

—D'une chose bien simple, madame... On procède en ce moment dans les différents quartiers de Paris, au recensement général des portes et fenêtres... Ce recensement achevé, on établira une nouvelle répartition qui dégrèvera au moins d'un cinquième les propriétaires, et par contre les locataires eux-mêmes.

—Mais c'est là une mesure extrêmement libérale ! s'écria Mme Dubief.

—Assurément, madame... En conséquence, nous venons solliciter de vous l'autorisation de remplir notre mandat, et vous prier de vouloir bien nous faire conduire dans chaque pièce de cette maison...

—Je suis à votre disposition, messieurs, et je vais vous accompagner moi-même...

—Trop aimable, madame ! Trop aimable, en vérité !

Les deux hommes ouvrirent leurs serviettes d'avocat, en tirèrent des papiers, des plumes, des encriers portatifs, puis celui qui avait déjà pris la parole ajouta en s'inclinant :

—Nous allons procéder par ordre... Puisque nous nous trouvons ici, commençons ici...

—Cette pièce, la première du rez-de-chaussée, est mon cabinet de travail, fit Mme Dubief.

—Mon cher Billotet, dit l'employé à son compagnon qui n'avait point encore desserré les dents, veuillez constater le nombre des ouvertures... j'écrirai sous votre dictée...

Billotet, puisque c'est ainsi que le nommait son collègue, fit entendre une voix nasillarde :

—Rez-de-chaussée... cabinet de travail... fenêtre sur le jardin... porte à deux vantaux et porte pleine... Communiquant ?

—A une anti-chambre, répondit l'institutrice.

L'employé muni de sa plume avait écrit sur un papier réglé et dévisé en colonnes ce que venait de dicter Billotet.

Du cabinet on passa dans l'anti-chambre, et de pièce en pièce on parcourut tout le rez-de-chaussée.

Mme Dubief conduisit ensuite les recenseurs au premier étage.

Tout en inscrivant les portes et fenêtres annoncées par Billotet, le scribe questionnait, en manière de conversation l'institutrice sur l'emploi de telle ou telle pièce.

Comme il ne se départait point d'une politesse obséquieuse Mme Dubief, quoique le jugeant un peu curieux, lui répondait avec bonhomie.

Du premier étage où se trouvait l'appartement particulier de la maîtresse de pension, les chambres des sous-maîtresses, et d'autres pièces affectées à différents services, on monta au second étage.

Les dortoirs l'occupaient presque en entier.

Simone et les ouvrières sous ses ordres y faisaient leur besogne habituelle du samedi, besogne consistant à placer sur le pied de chaque lit le linge et les vêtements que les élèves devaient revêtir le dimanche matin.

—Ah ! Simone, dit Mme Dubief à la jeune fille qui passait à côté d'elle, j'ai oublié de vous dire que Mlle Perrier quitte la maison. Son père vient la chercher demain. Rassemblez ses effets.

—Bien, madame ; tout sera prêt...

En entendant prononcer le nom de Simone, les deux employés restèrent impassibles en apparence, mais leurs narines palpitérent et une lueur fugitive s'alluma sous leurs paupières.

Ils examinèrent avec attention la jeune lingère à qui parlait Mme Dubief et, cet examen achevé, ils échangèrent un regard.

Le recensement continua.

Le troisième étage se composait d'un dortoir supplémentaire, des lingerie, des gardes-robes, et de plusieurs petites pièces servant de logements aux ouvrières et aux servantes.

Ces pièces furent visitées successivement.

L'une d'elles était meublée d'une façon bien simple, mais presque coquette, et tenue avec un soin de ménagère flamande.

—Joli petit réduit ! fit Billotet, en nasillant toujours. La personne qui loge ici mérite assurément un prix d'ordre et de propreté.

—Qualités de vieille fille, sans doute... dit le scribe en souriant.

—Ma lingère est jeune, monsieur, et très jolie... Vous l'avez vue tout à l'heure... C'est Simone à qui j'ai parlé dans le grand dortoir...

Billotet, tandis que son collègue causait avec l'institutrice, regardait à droite et à gauche, comme s'il avait été chargé d'inventorier les meubles.

Tout à coup il tressaillit en apercevant sur la commode une lettre ouverte.

Il s'en approcha.

Cette lettre ne contenait que quelques lignes. Un rapide coup d'œil lui suffit pour les lire.

Brusquement il se retourna et s'assit presque sur le bord de la commode en croisant ses mains derrière son dos.

—Qu'avons-nous ici ? demanda le scribe.

—Une fenêtre et une porte seulement...

—Passons alors à une autre pièce...

Le scribe sortit.

Mme Dubief et Billotet le suivirent.

La lettre n'était plus sur la commode.

L'institutrice tira la porte de Simone derrière elle. —Vous n'ôtez pas cette clef, madame ? demanda Billotet.

Oh ! non, monsieur... pas plus celle-ci que les autres... Dans ma maison les clefs restent toujours aux serrures. Je n'emploie que des gens d'une moralité certaine.

Le recensement se poursuivit avec rapidité et s'acheva très vite. Les employés semblaient maintenant avoir hâte d'en finir.

Ils redescendirent en accablant Mme Dubief de protestations formulées en si bons termes que l'institutrice voulut les reconduire jusqu'à la porte de la rue.

Au lieu de franchir le seuil de la maison voisine pour y continuer le travail qu'ils venaient d'exécuter dans l'intérieur du pensionnat avec un si grand zèle,

ils suivirent la rue Ville-l'Évêque jusqu'à la rue de Suresnes et ne s'arrêtèrent qu'à la porte du petit hôtel habité par le pseudo-capitaine Van Broecke.

Billot tira de sa poche une clef, ouvrit la porte, et tous les deux disparurent dans la cour.

Nos lecteurs ont déjà reconnu les deux employés se disant chargés du recensement des portes et fenêtres.

Lartigues et Verdier, bien déguisés, bien grimés, et suivant de point en point le plan tracé par Maurice, venaient de visiter le pensionnat de la cave au grenier, et connaissaient la chambre de Simone.

— Eh bien ! compère, fit Verdier en se redressant, avons-nous assez bien joué notre rôle ?

— Certes ! répliqua Lartigues, et cela nous aura servi mieux encore que tu ne le crois...

En même temps il tira un papier de sa poche.

— Que veux-tu dire ? demanda Verdier.

— Que nous savons d'abord où trouver Simone, et que nous sommes certains de la présence du comte Yvan à Paris.

— Comment cela ?...

— Lis ce billet...

Et Lartigues mit sous les yeux de son complice la lettre volée par lui dans la chambre de Simone.

Cette lettre, nos lecteurs la connaissent déjà.

C'était celle que le jeune Russe avait écrite à la lingère pour l'engager à se rendre chez Gabriel Servet le dimanche suivant, à midi.

— Oh ! oh ! fit Verdier, voici qui me semble bizarre ! Il s'agit d'Albert de Gibray, de Marie Bressolles, et Simone est mêlé à tout cela ! Que se tramet-il donc autour de nous ? Où se cache le comte Yvan, que nous croyions bien loin de Paris ? Ce sont là des mystères qu'il faut éclaircir. Notre salut pourra bien en dépendre.

— J'ai compris cela... et voilà pour uoi j'ai fait main basse sur la lettre.

— Quel est ce M. Servet ?

— Le peintre chez lequel Simone a posé... et de plus un ami d'Albert de Gibray...

— Cet Albert, que les médecins condamnaient à être traités, et voudrait-on tenter quelque chose contre Maurice ?...

— Je n'en sais rien, mais cela me paraît possible... presque probable... Il importe de voir Maurice... Causer avec lui me paraît indispensable, ne fût-ce que pour décider le jour où nous agirons contre Simone...

— Le plus tôt sera le mieux.

— Sans doute, mais il faut nous entendre avec Maurice à ce à ce sujet... Je vais lui faire porter un mot par un commissionnaire... Je passerai ensuite à la poste de la rue d'Enghien... J'y trouverai peut-être une lettre de Michel Brémont...

— Iras-tu toi-même ?...

— Sans doute...

— Tu ne crains pas que ce soit imprudent ?

— Non. De ce côté nous n'avons rien à craindre... Le nombre des lettres adressées chaque jour poste restante, à des initiales, est trop considérable pour qu'on y puisse accorder une attention sérieuse...

— Quand te reverrai-je ?

— Ce soir.

— Tu viendras dîner avec moi ?

— Oui, après avoir fait une visite à mon appartement de la rue Béranger...

Verdier écrivit en toute hâte quelques mots, les mit sous enveloppe, traça l'adresse et sortit.

Un commissionnaire fut chargé de porter la lettre rue de Navarin, et le faux abbé Méryss se rendit au bureau de poste de la rue d'Enghien.

XXXVIII

Une lettre d'Angleterre, aux initiales convenues, attendait Verdier dans les casiers de la poste restante.

Il mit cette lettre dans son portefeuille et, aussitôt rentré chez lui, la décacheta et la lut.

L'extrême insignifiance de son contenu lui fit supposer que Michel Brémont s'était servi d'une grille pour l'écrire.

Il prit alors lui-même une grille pareille à celle trouvée sur le cadavre de Gustave Perrier et remise à Aimée Joubert, que nous avons vue en donner la clef aux membres du parquet et de la Préfecture.

Il apposa cette grille sur la feuille de papier à lettre, et dans les cases découpées il lut les mots suivants :

« Indispensable de se hâter. Je crains que les journaux anglais, muets jusqu'à ce jour, ne s'occupent de l'importante succession non réclamée d'Armand Dharville, et que l'ambassade n'ordonne des recherches. Etes-vous en mesure d'en finir ? Ecrivez moi sans le moindre retard, car mon inquiétude est grande... »

— Diable ! murmure Verdier. Notre associé de Londres a raison... Il n'y a pas une minute à perdre, en effet !... En attendant le mariage de Maurice, qui nous permettra de supprimer Marie Bressolles, il faut nous défaire de cette Simone devenue l'affiliée du comte Yvan !

Le faux abbé Méryss passa dans une petite pièce sombre servant de laboratoire, où se trouvaient un fourneau, des alambics, des cornues, et nombre de fioles contenant des acides et des substances pharmaceutiques.

Il alluma la lampe et détacha de la muraille un masque de verre qu'il attacha sur son visage, et il examina la liqueur d'un jaune pâle renfermée dans une cornue.

— Ce n'est pas à son point... dit-il. Demain il faudra procéder à une nouvelle distillation...

Tout étant remis en ordre, Verdier ôta le masque de verre, regagna sa chambre à coucher, tira en avant son lit, fit jouer le ressort que nous connaissons et descendit, grâce au trapillon mobile, dans son deuxième appartement dont nous savons que les fenêtres donnaient sur le boulevard du Temple.

Il entra dans le cabinet aux travestissements et revêtit son costume d'ecclésiastique.

Seulement il modifia de tout au tout sa physionomie.

La tête de l'abbé Méryss était celle d'un homme encore vert.

Verdier dessina sur son visage une foule de petites rides, mit une perruque blanche à longs cheveux, une paire de lunettes aux verres légèrement teintés de bleu, et ressembla d'une façon frappante à un vieux curé de campagne à l'allure lente et à la figure débonnaire.

Pour compléter son travestissement il s'appuya sur une forte canne à pomme d'ivoire, plaça sous son bras gauche un bréviaire aux feuilles racornies par un fréquent usage, sortit par la porte donnant sur le boulevard et se rendit à la rue de Suresnes.

Lartigues l'attendait pour dîner.

Tous deux se mirent à table et la conversation s'engagea.

— Avais-tu une lettre de Michel Brémont ? demanda Lartigues.

— Oui.

— Que te disait-il donc ?

— Des choses peu rassurantes.

— Lesquelles ?

— Il craint que l'ambassade française n'ordonne des recherches pour trouver les parents d'Armand Dharville. Il craint en outre que les journaux anglais ne s'occupent d'un héritage de plusieurs millions tombé en déshérence.

— Pour cela, répliqua Lartigues, il faudrait, ce me semble, que le sollicitor ait communiqué le testament et Michel nous a garanti de la manière la plus formelle qu'aucune communication de ce genre n'aurait lieu.

— Sans doute, mais notre associé de Londres n'est point un alarmiste, tant s'en faut. Pour qu'il nous dise ce que je viens de te répéter, il faut qu'il ait des craintes sérieuses et fondées.

— Quand lui écriras-tu ?

— Aussitôt après dîner.

En effet, dès que le repas fut fini et en attendant l'arrivée de Maurice, Verdier prit une feuille de pa-

pier quadrillé sur laquelle il appliqua une grille que lui donna Lartigues, et dans les cases il traça les mots suivants :

Tout va bien ici comme je te l'ai écrit. Dans les premiers jours de juin tout sera fini. Nous aurons les extraits de mort en notre possession. Ecris-moi si nous devons partir et rejoindre après l'affaire faite, et laisser notre jeune homme à Paris se charger de faire relever les extraits. Il viendrait nous retrouver à Londres. L'espionne nous harcèle sans cesse. Nous sommes traqués et il serait prudent de nous esquivier le plus vite possible. J'attends une réponse mercredi. J'irai la prendre au bureau de la rue d'Enghien, toujours sous le couvert L.J.K., 50.

Ceci fait, Verdier retira la grille et se mit à remplir les vides de manière à ce que l'ensemble de la lettre donnât le résultat suivant :

Mon ami,

Tout danger a disparu. Ma femme va très bien, mais je m'ennuie ici. Je pense, comme dernièrement je te l'ai dit et comme mon fils te l'a écrit, la ramener dans notre pays vers les premiers beaux jours, c'est-à-dire dans le commencement de juin, et je suis certain que tout ici sera bien fini pour mes affaires en litige. Tu me demandes si nous nous occupons d'avoir et si nous aurons ce que tu désires, les extraits des comptes-rendus du procès qui te préoccupe, car il entrainera la peine de mort. Nous les aurons en entier en notre possession. Mon ami, écris moi si tu veux m'être agréable, et dis-nous si nous devons, avant de partir, aller te chercher l'adresse de ta sœur et rejoindre ton genre après que l'affaire qui me préoccupe sera faite, et devrons-nous laisser seul à Paris notre fils ? Il est bien jeune. Si c'était un homme je n'hésiterais pas, mais à Paris il pourrait se charger, si tu veux, de faire, pour gagner du temps, relever au tribunal les extraits, si je ne les avais pas tous. Après il viendrait de suite nous retrouver à Anvers ou à Londres.

Ma belle-mère, l'espionne, comme je l'appelle entre nous, nous harcèle et est sans cesse à écouter à nos portes, nous sommes vraiment traqués comme par l'Inquisition. Elle est insupportable et il faudrait, il serait prudent, mon ami, de pouvoir nous esquivier de Paris le plus adroitement, le plus vite possible. Je voudrais la fuir. J'attends à bref délai une réponse de toi à ce sujet. Mercredi probablement j'irai voir la petite et la prendre au sortir de mon bureau.

J'ai vu ton ami de la rue du Bac et celui de la rue d'Enghien, ils se portent toujours très bien.

Mets-moi sous enveloppe, je t'en prie, le portrait de ta petite fille et bien couvert. Tu obligeras ton vieux I.J.K. 50, comme nous disions à la pension.

A bientôt. Embrasse ta famille pour nous.

Nous t'embrassons tous.

Ton ami,

P. MARTIN.

Ceci fait, Verdier plia sa lettre, la glissa sous enveloppe et traça cette suscription :

Londres
Regent-street, — Bureau restant,
Monsieur X. Y. Z. 21.
ANGLETERRE.

— Ce soir en m'en allant, dit-il, je jeterai cette lettre dans la première boîte que je trouverai sur mon passage, elle partira demain par le courrier du matin.

Et il plaça la lettre dans son bréviaire.

L'enveloppe dont Verdier s'était servi était d'une forme allongée, faite d'un papier épais d'une nuance d'un gris jaune.

Elle dépassait un peu les feuilles du bréviaire.

— Prends garde, dit Lartigues, tu pourrais la perdre...

— Non... Le livre en se fermant la serre... Il est impossible qu'elle glisse.

Tout en parlant, Verdier regardait la pendule.

Elle marquait neuf heures et demie, et Maurice n'était point encore là.

Les deux complices en l'attendant, se mirent à causer de leurs affaires.

A dix heures, un coup de sonnette retentit à la porte du petit hôtel.

Dominique courut ouvrir.

Un instant après il introduisit le fils d'Aimée Joubert.

— J'ai reçu votre mot en rentrant chez moi, mon cher abbé... dit Maurice à Verdier... J'accours très fatigué... Que se passe-t-il ?... Est ce bon ou mauvais ?

— Vous allez tout savoir, et vous jugerez... Mais d'abord asseyez-vous... Maurice prit un siège.

—Avez-vous opéré le recensement des portes et fenêtres de Mme Dubief ? demanda-t-il en riant.

—Oui, et c'est même à ce popos que nous vous avons écrit.

—La chose a bien marché ?

—Le mieux du monde.

—Vous avez vos renseignements ?

—Très précis... Je tracerai demain le plan des lieux. Nous savons que Simone couche dans la maison, nous savons que la clef reste jour et nuit sur la porte de sa chambre à laquelle, en passant par le jardin, nous arriverons facilement.

—Eh ! bien, mais, s'écria Maurice, tout cela me semble parfait.

—Sans doute, seulement voici qui l'est moins.

—Quoi donc ?

—Ceci...

Et Verdier tendit au jeune homme la lettre écrite à Simone par le comte Yvan.

—Qu'est-ce que ce papier ?

—Lisez.

Maurice lut d'un seul coup d'œil et fronça les sourcils.

—Eh bien ! qu'en pensez-vous ? demanda Lartigues.

XXXIX

—Ce que j'en pense ? s'écria le fils d'Aimée Joubert. Parbleu ! ce que vous en pensez vous-même... Le comte Yvan à Paris, en relations avec Simone, lui parlant de Marie Bressolles et d'Albert de Gibray, et travaillant sans le moindre doute à démolir nos plans, c'est très dangereux...

—Mais comment diable avez-vous fait pour vous procurer cette lettre ?

—Je l'ai prise tout simplement sur une table dans la chambre de Simone, au pensionnat... répondit Lartigues.

—C'est notre bonne étoile qui vous a conduits là... Il est clair comme le jour que le comte Yvan se cache, que son prétendu voyage n'est qu'une feinte, et qu'il a entrepris la guérison d'Albert de Gibray pour m'enlever Marie.

—Vous croyez ?

—Parfaitement, et d'ailleurs nous saurons bientôt à quoi nous en tenir...

—De quelle manière ?...

—Il faut suivre demain Simone et savoir où elle ira.

—Je m'en charge... dit Lartigues.

Maurice reprit, avec un mauvais sourire :

—Et moi qui jugeais inutile la suppression du comte Yvan !... Moi qui refusais de m'en mêler !... Il est bien probable que demain j'aurai changé de manière de voir.

—Ah ! vous revenez à notre avis ? dit Verdier.

—J'y reviendrai sans doute quand je saurai ce qui se trame...

—Quel peut-être le but du comte ? demanda Lartigues.

—Tout simplement le désir de protéger deux amoureux peut-être... dit Verdier.

—Désir absurde ? s'écria Maurice. Jamais M. de Gibray ne donnera son consentement au mariage de son fils avec Marie.

—Qui sait ? Marie Bressolles sacrifie bien l'amour qui la consume pour sauver son père d'un désespoir mortel... M. de Gibray immolera peut-être sa haine pour sauver la vie de son fils... Je ne vois que cela, moi, au fond de toutes les menées du comte, et si je ne suis point dans le vrai je suis du moins dans le logique...

—En tout cas, fit vivement Maurice, le comte, en agissant ainsi, ferait crouler l'édifice si laborieusement construit par nous... Quel que soit son but, ce but est dangereux...

—Je me demande où il est allé se cacher, murmura Lartigues.

—C'est à vous de le savoir...

—Et je le saurai...

—Quant à Simone, il importe de nous en débarrasser au plus vite ! reprit le fils d'Aimée Joubert. Etes-vous prêt ? ajouta-t-il, en s'adressant à Verdier, qui répondit :

—Pas encore... D'ici à deux ou trois jours seulement je pourrai mettre de l'acide prussique en quantité suffisante à votre disposition...

—Hâtez-vous... Songez que la signature du contrat doit avoir lieu dans une semaine...

—Demain nous verrons-nous ? demanda Lartigues.

—Oui, mais le soir seulement, et à une heure avancée de la soirée, car je resterai tard à l'hôtel de la rue de Verneuil. Où vous trouverai-je ?

—Nous avons attendrons ici tous les deux...

—Et vous pourriez me dire ce que Simone aura fait pendant la journée ?...

—De point en point.

—A demain donc... Je vous quitte...

—Moi je partirai tout à l'heure... fit Verdier, je ne veux pas qu'on me rencontre avec vous sous ce costume...

—Que je vous blâme beaucoup d'avoir pris, car vous savez qu'il est connu et signalé... répliqua Maurice.

Verdier haussa les épaules.

—Celui qu'on signale, dit-il, est l'abbé Méryss, un homme relativement jeune et d'apparence vigoureuse. On ne le reconnaîtra point dans le vieux curé de campagne, courbé et alourdi par l'âge... Soyez sans inquiétude...

Maurice partit.

Le faux abbé ne tarcla point à en faire autant et quitta le petit hôtel en voûtant ses épaules et en s'appuyant sur sa canne.

Il était en ce moment près de onze heures du soir.

* * *

Mme Rosier, nous le savons, s'était tracé un plan, et pour l'exécuter elle explorait successivement tous les quartiers.

Ce jour-là, avec la coopération de Jodelet et de Martel, de Galoubet et de Sylvain Cornu, elle battait le quartier des Ternes.

Tout Paris devait être ainsi épluché passé au crible. Hôtels, maisons garnies, chambres meublées, étaient l'objet des investigations les plus minutieuses.

Il semblait impossible à la policière que ce labeur incessant, acharné, ne finit point par donner quelque résultat.

Vers sept heures elle renvoya Jodelet et Martel qui, ayant passé sur pied la nuit de la veille, avaient absolument besoin de repos.

Elle garda seulement Sylvain Cornu et Galoubet.

Debout depuis le matin Aimée Joubert était brisée, mais elle se raidissait contre la fatigue et voulait, avant d'entrer chez elle, visiter deux ou trois tripots clandestins qu'elle connaissait dans le faubourg du Roule, et prendre des renseignements auprès de certains habitués ayant avec la police des attaches mystérieuses.

Mme Rosier ne portait aucun déguisement. Son costume de ville était celui d'une bourgeoise fort à son aise et presque élégante.

Sylvain Cornu avait un uniforme de maître d'équipage à bord d'un navire de l'Etat.

Galoubet portait la vareuse et le chapeau de cuir bouilli d'un matelot.

En voyant passer nos trois personnages, le plus malin n'aurait jamais deviné en eux trois *numéros* de la brigade de sûreté.

Aimée Joubert emmena diner ses compagnons dans un restaurant de l'avenue des Ternes, et les quitta vers neuf heures pour aller jeter un coup d'œil dans les tripots dont nous avons parlé.

Sylvain et Galoubet devaient l'attendre au restaurant.

La policière fit sa ronde, ayant partout le mot de passe, et comme une joueuse émérite jeta quelques pièces de cent sous sur les tapis verts crasseux.

Inutile tournée.

Les visites n'amènèrent aucune découverte.

A dix heures et demie elle était de retour près de ses acolytes, leur fit un signe et descendit avec eux, par une soirée magnifique, la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Tous les trois allaient lentement.

Mme Rosier s'appuyait au bras de Sylvain Cornu, très digne sous son accoutrement de marin.

Galoubet marchait à côté d'eux.

Ils causaient à demi-voix, à bâtons rompus, de choses et d'autres, et venaient de dépasser la rue de Penthièvre.

Vers onze heures du soir, dans le riche faubourg Saint-Honoré, les boutiques sont presque toutes closes.

On chemine entre de vastes hôtels, magnifiques et mornes, avec leurs façades en pierre de taille et leurs hautes portes cochères rigoureusement fermées.

Galoubet aperçut tout à coup la lanterne rouge d'un débit de tabac.

—Bonne affaire ! dit-il. Je vais me payer pour cinquante centimes de caporal... Marchez toujours, je hurle ma *bouffarde*, je l'allume et j'aurai tôt fait de vous rejoindre...

—Nous prendrons la rue Royale et le boulevard... répondit Mme Rosier, qui, en effet, continua sa route avec Sylvain Cornu tandis que Galoubet entra chez le marchand de tabac, cumulant avec cette industrie privilégiée celle de liquoriste.

Il n'y avait pas un seul client dans la boutique.

Le mari dormait derrière son comptoir à liqueurs tandis que sa femme lisait un roman derrière son comptoir à tabac, en face de sa balance et de ses boîtes à cigares et à cigarettes.

—Un paquet de cinquante centimes, madame, s'il vous plaît... dit Galoubet.

La femme quitta sa lecture pour chercher sur un rayon, derrière elle, le paquet demandé.

—Bon ! fit-elle d'un ton maussade, il y en a plus ! Je lui avais cependant dit d'en monter tantôt, à ce paresseux-là ! Mais quand il s'agit de se remuer, bernique-sansonnet ! plus personne ! Timogène ! eh ! Timogène.

Le mari, qui portait le nom de Timogène, fit un bond sur sa banquette de moleskine.

—Eh ! bien, quoi, bobonne ? demanda-t-il en se réveillant. Qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il ?

—Il y a qu'il n'y a plus de paquets à cinquante centimes sur la tablette... Descends en chercher et vivement ! Je ne peux pas quitter la boutique, tu dors toujours !

Timogène prit une lumière et sortit en bâillant.

—Excusez-moi, monsieur, dit la marchande au faux matelot. Ça ne va pas être long...

—Suffit, madame, j'attendrai...

—Donnez-vous la peine de vous asseoir...

—Inutile... les jambes sont bonnes...

Et Galoubet tira de sa poche une blague qu'il ouvrit pour être prêt à y introduire le contenu du paquet qu'on allait lui remettre.

En ce moment la porte restée entr'ouverte s'ouvrit tout à fait, et un vieux prêtre à cheveux blancs, très voûté, s'appuyant sur une canne à pomme d'ivoire, en franchit le seuil.

Tout en arrangeant sa blague, Galoubet regarda distraitemment le nouveau venu.

XL

—Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur, demanda la marchande au vieux prêtre qui répondit :

—Veuillez me donner, madame, un timbre de vingt-cinq centimes.

La voix était nasillarde et traînante.

Galoubet la trouva bizarre et regarda plus attentivement celui qui venait de parler.

Le vieil ecclésiastique avait posé son bréviaire sur le comptoir.

Il en tira une enveloppe longue, de papier d'un gris jaune, sur laquelle il colla le timbre que la marchande venait de lui donner en échange de vingt-cinq centimes.

—Merci, madame, fit-il ensuite en sortant de la boutique.

Galoubet, qui le suivait des yeux à travers les carreaux, le vit glisser l'enveloppe jaunâtre dans la boîte aux lettres du bureau de tabac.

